

J'ai un secret à te révéler. Comme un éclair de conscience...

Je gravissais une pente ardue de la montagne. C'était l'heure du jour où la lumière enveloppe les ombres de transparence.

Mais à mesure que j'avancais, elle se faisait plus présente, et j'étais davantage vaincu par son limonéité.

De loin, j'entendis une voix, multipliée quatre fois par les replis des monts.

Je continuais ma marche lente. De temps à autre, j'écartais les branches qui barraient ma route.

Je fermais les yeux, et c'est ton nom que je criai. Je marchai droit à l'eau comme un aveugle que la lumière délivre.

Suzanne BARBEAU

l'autorité

38e ANNEE - No 45

BEAUCEVILLE, 30 MAI 1953

10 cents

Directeur: GERARD GINGRAS Secrétaire de la rédaction: MICHEL ROY

Un paradoxe de notre histoire:

PROTESTANTS ET CANADIENS FRANÇAIS

par Michel ROY

QUEL admirable paradoxe: dès qu'on affirme que le protestantisme français se meurt au Canada...

Ce phénomène apparemment très bizarre qui consiste à être tout à la fois Canadiens français et protestant s'opère chez plus de 5,000 individus dans la métropole.

C'est une réalité assez peu familière en effet. Mais comment répondre à cette question baroque qu'on m'a brusquement posée l'autre soir: "Qu'y a-t-il au fond de cette antipathie que les catholiques témoignent aux protestants à nos Canadiens-français?"

Quelle antipathie? Quels catholiques? Quels protestants canadiens-français? Le malaise qu'inspire l'interrogatoire augmente davantage quand on vous plaque l'étiquette de "frères séparés".

reproches amers se bousculent: leur politique d'indifférence nous a causé, nous cause encore le plus grand tort, car ils se refusent à nous comprendre.

D'une part, les catholiques hostiles; de l'autre, les protestants incompréhensifs. Et pourtant, on ne peut s'empêcher de songer à cette proclamation un peu sonore, mais assurément sincère: "Nous sommes des Canadiens français, très patriotes, fiers de l'être, qui voulons promouvoir les intérêts de la race pour assurer la grandeur du Canada."

Mais, rejetés par les Canadiens français qui n'arrivent pas à concevoir que nous ne soyons pas catholiques, nous sollicitons en vain l'appui des protestants qui ne nous accordent pas l'instrument essentiel de notre survie: l'école.

Bafoués et frustrés

Résultat final: Les protestants canadiens-français sont bafoués, frustrés, trahis par leurs compatriotes, écartés par leurs coreligionnaires.

La Société nationale St-Jean-Baptiste ne veut naturellement pas ouvrir ses portes à cette bande d'originaux qui ne sont pas exactement ce que l'on souhaiterait qu'ils fussent; le 3e

congrès de la langue française, tenu à Québec l'été dernier, les expulse avec un minimum de fracas, mais un maximum d'intransigeance; la grande presse refuse de faire écho à leurs manifestations; la Commission scolaire protestante s'abstient scrupuleusement de leur donner une école française dans le cadre des dispositions prévues par la

loi régissant cet organisme public. Reconnaisant la nécessité d'intensifier l'effort de l'enseignement du français dans les écoles anglo-protestantes de la ville, la Commission scolaire protestante a pris la décision de confier ces cours à des Français.

loï régissant cet organisme public. Reconnaisant la nécessité d'intensifier l'effort de l'enseignement du français dans les écoles anglo-protestantes de la ville, la Commission scolaire protestante a pris la décision de confier ces cours à des Français. Comme il fallait qu'ils fussent protestants, ces professeurs ne pourraient "évidemment pas" se recruter dans le Québec. On les a donc fait venir de France et de Suisse, persuadé qu'il n'existe ici aucun individu dont le statut ethnique et religieux soit conforme aux exigences de la Commission. Or il en existe, et en bon nombre. Il semble que les

portes leur soient délibérément fermées.

Toujours sur le plan scolaire, les protestants canadiens-français se demandent avec anxiété dans quelles institutions ils pourront placer leurs enfants. Encore là, c'est la loi des catégories nationales et religieuses qui joue à plein. Parvenus au niveau universitaire, les jeunes protestants canadiens-français peuvent difficilement s'inscrire à l'Université de Montréal. Reste McGill où tous les cours sont enseignés en anglais, à l'exception de la section française dont le programme est limité à la littérature.

Enfin, quand vient le moment de trouver un emploi, le facteur religion intervient à nouveau, les règlements de plusieurs maisons n'importe quel personnage à les dénoncer sans danger.

Toutes les traaceries concevables sont réservées aux protestants de langue française à la faveur d'un climat qui autorise n'importe quel personnage à les dénoncer sans danger. C'est l'honneur que l'on ménage aux minorités qui s'effritent. En sorte qu'il n'est pas toujours déplacé de prononcer, à leur sujet, ce mot auquel nos historiens savent donner un relief particulier: persécution, lente et sourde persécution.

Il ne leur restait donc qu'à partir. Ils sont partis.

Leur histoire

Mais il faut revenir en arrière et consulter l'histoire: en 1900 il y avait au Canada français soixante-cinq postes d'évangélisation, soixante pasteurs, évangélistes et instituteurs, quatre écoles missionnaires, un journal hebdomadaire et un librairie. La province de Québec comptait alors 30,000 Protestants de langue française. En 1941, le recensement fédéral révélera, qu'il n'en restait que 17,400 dans le Québec, et quelque 67,000 dans le reste du Canada.

Qu'on ne se fasse pas d'illusions. L'accroissement du nombre des protestants de langue française ne pouvait guère s'accomplir sans un affaiblissement consécutif de "l'héritage français". C'est un chapitre que les Canadiens français connaissent parfaitement depuis longtemps: ceux qui ont choisi l'exil renoncèrent forcément à certaines traditions. "Traditions" est un terme poli surtout si l'on songe à la langue. Celui qui cesse de parler sa langue renonce drôlement à ses traditions! Dans les provinces canadiennes du centre et de l'ouest, comme aux Etats-Unis, il est étonnant que les Canadiens français protestants de maintenir ces valeurs qu'ils ne parvenaient précisément plus à conserver en pleine province de Québec sans, du même coup, apostasier la "religion réformée".

Pourquoi sont-ils ici?

L'histoire en dit beaucoup plus long. Car on pose naïvement la question: Comment expliquer

Encasté entre sept Etats différents, dont les racines plaquent sur sa carte ethnographique jusqu'aux demi-teintes de l'arc-boutant, le Laos ne compte pas de gens vraiment paucres: Sur les trente tribus qui habitent le Laos, certaines comme celle des Khas éloignent les oranges depuis des siècles, par le grondement de leurs tambours de bronze. D'autres, celles des Méos, continuent à récolter l'opium et vivent patriarcalement dans des villages perdus au milieu des incendies de forêts, et de maigres troupeaux.

D'autres tribus vivent ou "nomadisent" à travers les vallées sèches et les montagnes abruptes et bleutées, bariolées, entourant de kilos d'argent le cou de leurs femmes offrant à l'étranger le verre d'alcool de maïs, raide et parfumé et seclant avec lui d'un bracelet de coton blanc le pect de l'amitié.

C'est sur cette terre, au milieu de ces peuplades dont le sourire bon enfant ne s'efface pas du souvenir du voyageur, que la guerre vient de prendre racine.

Elle s'est installée avec un soudaineté et une violence qui pourraient bien avoir foudroyé à jamais le caractère placide et rieur du pays du "Million d'Éléphants" et des cours d'amour. Encore qu'elle ne soit pas déchaînée et que les rives du Mékong ou de la Nam Hou n'aient retenti que soudainement du fracas des armes, on la sent partout.

Ses réseaux ont été établis et Jean-Marie FLEOU (suite à la page 5)

Dieu ne joue pas aux dés avec le monde...

La formule fondamentale de l'harmonie universelle

APRES trois ans de méditation à l'Université de Princeton, Albert Einstein, aujourd'hui âgé de 74 ans, vient de lancer un défi à tous les savants du monde.

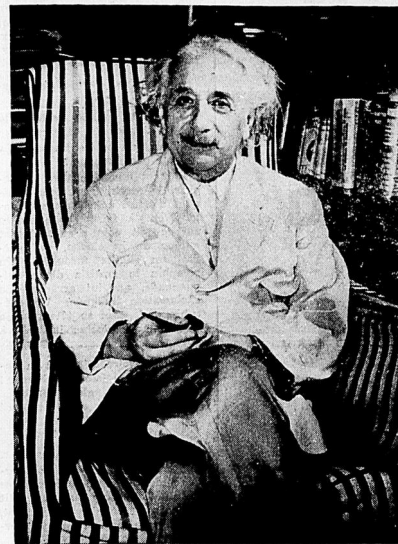
—J'ai établi, déclare-t-il en substance, quelques lois simples qui ne gouvernement pas seulement les champs de gravitation de l'espace interstellaire, mais aussi les champs électro-magnétiques infinisimaux de l'atome.

En 1929 déjà (treize ans après la découverte de la Relativité Généralisée) Einstein avait cru jeter un pont solide de la galaxie à l'atome. Bientôt il rejetait lui-même sa théorie d'alors, comme inadéquante. A la fin de 1949, ses conceptions avaient mûri.

—Il ne me restait plus, dit-il, qu'une difficulté sérieuse à résoudre. Je l'ai résolue au cours des derniers mois.

rouge n'est que l'effet d'un bombardement de quantas sur notre rétine ou sur notre peau.

Quand nous essayons de nous représenter l'intérieur d'un atome, nous le comparons instinctivement à un système stellaire tourbillonnant autour d'un astre central. La comparaison n'est pas entièrement fautive. Mais ici intervient une différence capitale. Il est toujours possible de mesurer exactement la vitesse et de prévoir exactement la position qu'occupera à un moment donné un corps stellaire. Ces opérations sont simultanément impossibles dans le monde de l'atome. Les grains d'énergie atomique échappent aux prévisions individuelles. Leur comportement, leur nature paraissent tels que tout ce qu'on peut faire avec eux est de leur appliquer des lois de pro-



L'indolent Royaume du Laos

UNE guerre aux formes sauvages et imprévisibles vient de mettre le feu à un pays du bout du monde, pacifique et indolent Royaume du Laos. Des siècles d'une civilisation de laisser-aller dans une des contrées les plus surluantes et douces de la terre, sont balayées par cette force encore primitive et brutale qui ont installé les divisions vietminh et par celle qui a grands renforts d'aviation et d'artillerie les franco-laotiens veulent moderne et "civilisée".

mencer et se déroule avec quelque chose d'inexorable et de simple. Elle accumule ses moyens de défense avec une patience qui est à l'échelle d'un

comptent peu: une grande machine ronronnante et bien huilée, sûre d'elle. Le Laos n'était pas préparé à la guerre. Ni l'aérodrome de

préparés à accueillir les centaines d'appareils qui, dans un conflit moderne, constituent les "ponts aériens".

Encasté entre sept Etats différents, dont les racines plaquent sur sa carte ethnographique jusqu'aux demi-teintes de l'arc-boutant, le Laos ne compte pas de gens vraiment paucres: Sur les trente tribus qui habitent le Laos, certaines comme celle des Khas éloignent les oranges depuis des siècles, par le grondement de leurs tambours de bronze. D'autres, celles des Méos, continuent à récolter l'opium et vivent patriarcalement dans des villages perdus au milieu des incendies de forêts, et de maigres troupeaux.

D'autres tribus vivent ou "nomadisent" à travers les vallées sèches et les montagnes abruptes et bleutées, bariolées, entourant de kilos d'argent le cou de leurs femmes offrant à l'étranger le verre d'alcool de maïs, raide et parfumé et seclant avec lui d'un bracelet de coton blanc le pect de l'amitié.

C'est sur cette terre, au milieu de ces peuplades dont le sourire bon enfant ne s'efface pas du souvenir du voyageur, que la guerre vient de prendre racine. Elle s'est installée avec un soudaineté et une violence qui pourraient bien avoir foudroyé à jamais le caractère placide et rieur du pays du "Million d'Éléphants" et des cours d'amour. Encore qu'elle ne soit pas déchaînée et que les rives du Mékong ou de la Nam Hou n'aient retenti que soudainement du fracas des armes, on la sent partout.

Ses réseaux ont été établis et Jean-Marie FLEOU (suite à la page 5)



Cet incendie gigantesque, qui tourne la page d'une époque, a débuté lorsque l'explosion des dépôts de la petite garnison de Samneua fit rougeoier l'aube du 13 avril 1953. C'était la ligne blanche de la ruée vietminh sur les pistes effondrées, dans les jungles brûlantes et desséchées, le commencement aussi de la grande retraite des bataillons franco-laotiens vers cette "Plaine des Jarses" où légionnaires et chasseurs s'enterraient fébrilement, où les avions profitaient de la moindre éclaircie pour déverser des centaines de tonnes de ravitaillement, de bombes, d'obus, de balles et d'armes de toutes sortes. Des milliers de rebelles insaisissables et fluides, couraient vers cette victoire que leur avait promise leur propagande, faisant suivre à dos de coolies le riz et les munitions de la région des stocks stratégiques à une centaine de kilomètres de Hanoi, tandis que d'autres troupes fanatisées "poussaient" sur la fameuse "route de la Reine Astrid", à la hauteur du 17e parallèle, depuis le Golfe, du Tonkin jusqu'en plein cœur du pays Laos. Rien n'a pu jusqu'ici arrêter cette guerre. Elle vient de com-

Pour tout autre qu'un savant spécialisé les formules très courtes qui résumant la nouvelle théorie einsteinienne du "champ unifié" seront aussi, intelligibles qu'une inscription étrusque ou en pali. Mais la passionnante aventure dont ces formules sont l'aboutissement provisoire est, elle, parfaitement compréhensible. C'est l'aventure de l'esprit humain qui, après deux ou trois millénaires de recherches, croit voir se profiler devant lui le grand secret de l'Univers.

Deux physiques

On admet que tous les phénomènes de la nature sont produits par deux "forces" primordiales: la gravitation et l'électro-magnétisme.

La "gravitation" règle les relations des astres, des étoiles, des planètes. L'électro-magnétisme couvre plus particulièrement la chimie et la radio-activité de la matière: lumière, chaleur, ondes hertziennes, rayons X ou gamma ne sont que les diverses "projections" des particules d'énergie électrique dont est composé l'atome.

Depuis un demi-siècle environ toutes nos conceptions relatives au premier domaine — celui du temps, de l'espace, de la gravitation — ont été corrigées, remaniées ou bouleversées par la théorie de la Relativité. La physique einsteinienne rend compte de certains phénomènes que la physique ou la mécanique newtonienne n'expliquait pas.

Dans le même temps, toutes nos conceptions relatives au second domaine — celui de l'atome — ont été subordonnées à la théorie des quantas: il est admis et reconnu que les multiples radiations de la matière ne constituent pas un flot ininterrompu, qu'elles sont faites d'un chapelet de grains séparés, ou de groupes de particules, baptisés "quantas". Une sensation de chaleur, une impression de

habilité moyenne valable seulement pour les grands nombres. Les savants sont devant l'atome comme le statisticien ou comme l'actuaire d'une compagnie d'assurances devant une population. De même que l'actuaire est capable de calculer la durée moyenne de survie de 10,000 personnes, et non de prévoir quand Pierre et quand Paul mourra, le savant peut calculer ce que fera une "population" d'électrons, non ce que fera chaque électron.

Cela vient que nous avons actuellement deux "physiques": l'une valable pour le microcosme einsteinien, de l'espace et du temps, l'autre pour le microcosme invisible des électrons. Et ces deux physiques alimentent deux philosophies qui se heurtent.

Le monde des mécaniciens "quantistes" est un monde où règne le hasard, un monde agité d'une espèce de mouvement brownien, dont le détail est imprévisible; un monde où le libre arbitre de chaque élément paraît s'exercer aux dépens de la causalité et du déterminisme; un monde discontinu.

Le monde einsteinien est un monde continu; c'est un monde où le hasard est exclu, où tout a été prévu ou pourrait avoir été prévu de toute éternité.

Fait curieux, Einstein a puissamment contribué lui-même, dans sa jeunesse, à confirmer la théorie des quantas. C'est lui qui a prouvé que la lumière, comme la chaleur, est composée de grains d'énergie, qu'il appela photons. (La Télévision procède de la loi photo-électrique qu'il a établie). Mais il avait souvent exprimé l'espoir que la méthode statistique employée par les mécaniciens quantistes ne serait qu'un expédient provisoire. Ce qu'il tente de faire aujourd'hui, c'est ce qu'aucun savant n'a jamais réussi à faire: réduire

Pierre FREDERIX (suite de la page 5)

Mon Journal

Les restaurants Aux Délices

Un mariage entre filles

1er MAI — Grâce à M.L.D. qui me témoigne depuis plusieurs années une paternelle et flatteuse amitié, j'ai l'avantage de déjeuner avec le nouveau consul italien à Montréal, de même que deux de ses compatriotes, hommes d'affaires installés dans notre province. La conversation roule sur les sujets les plus variés; je m'efforce de l'orienter du côté de l'Italie. Le consul se prête bienveillamment au feu de la mitraille de mes questions et y répond avec mesure et pertinence. Ce sera en juin prochain l'épave des élections. Le premier ministre de Gasperi apparaît en meilleure posture pour faire victorieusement face aux communistes qu'il n'était lors du précédent scrutin. Je m'inquiète toutefois de constater que ces chrétiens modérés et de bonne foi, de Gasperi en Italie, Adenauer en Allemagne, aient tous deux largement dépassé les soixante-dix ans et qu'il ne semble pas y avoir de successeur assez prestigieux pour assurer la relève sans hiatus. On me fait remarquer qu'il y a dans l'ombre des hommes compétents et appliqués qui sortent au grand jour, le moment venu. Je le souhaite, sans être tout à fait convaincu.

2 MAI — Je me suis mal remis de la mort soudaine, inattendue, de G.B., survenue hier. Une émotion un peu égale, sans doute, car il n'était pas un ami, c'était un voisin, une connaissance de longue date que l'on salue, d'un regard de main, quand nos voitures se croisent. Trente-cinq ans, ce n'est pas très âgé; et cela donne à réfléchir. Viendrait comme un voleur... La phrase demeure toujours vraie. L'ainé de ses fils, la veille encore, sonnait à ma porte, comme il en a l'habitude, pour demander l'un des miens. C'est bien jumeau pour ne plus pouvoir prononcer le nom de papa.

3 MAI — On l'a écrit il y a bien longtemps que tout le bonheur des jours est en leur matinée. Je le ressens vivement ce matin, alors que la voiture roule, presque solitaire, sur la route des Laurentides. Un vent frais, un lumière dorée d'une pureté extraordinaire. Encore quelques minutes et cet enchantement aura pris fin; déjà s'ébranle le brouillard des dimanches ensoleillés. Pour l'instant, j'admire un vitrail très simple, véritablement incendié et qui forme la toile de fond derrière un petit autel. La voix du prêtre est forte, mais la réverbération m'empêche de distinguer ses traits; il a une diction fortement martelée, une élocution spontanée et mâle, même dans des propos de routine. A la sortie, je m'informer de cette voix que je suis convaincu avoir déjà entendue quelque part. Je n'aurais pas reconnu le personnage; c'était l'abbé Sabourin, qui connut son heure de célébrité

militaire et qui exerce désormais son ministère sacerdotal dans une souriante petite paroisse au pied des Laurentides.

4 MAI — Dieu nous délivre des poètes! Je ne parle pas, bien sûr, d'Anne Hébert ou de Rina Lanier ou de Cécile Chabot, qui ajoutent par leur quête de beauté à notre joie de vivre. Je pense à cette brave jeune fille qui quitte à l'instant mon bureau. Elle m'a apporté deux poèmes. (Je lui en ai pris six, elle aurait bien pu m'imposer un manuscrit de deux cents pages). C'est naïf, c'est maladroit, c'est banal, c'est approximatif. S'il suffisait d'avoir éprouvé un chagrin d'amour pour lancer les cris

par
**Roger
DUHAMEL**

déclirants d'Anna de Noailles, ce serait un peu trop facile. A ce compte-là, qui ne serait poète? Mais la vie est plus compliquée. Le génie est exceptionnel; le talent lui-même n'est pas tellement fréquent. Il faut s'en accommoder et cultiver modestement son jardin. Encore heureux s'il nous arrive de goûter les chants des véritables inspirés. J'accepte volontiers un roman honnête et moyen; pour la poésie, c'est la perfection ou rien. Je le dis en toute franchise à ma visiteuse, qui doit se dire que j'y entends rien. Pour lui faire plaisir, je suis bien prêt à ce qu'il en soit ainsi.

5 MAI — Plus de dix ans après sa mort tragique, Françoise n'est pas encore oubliée. Il y a foule ce soir au Ritz pour entendre Jean-Louis Gagnon évoquer sa figure pittoresque et attachante. Il eût été facile d'accumuler les anecdotes pittoresques et les réparties spirituelles. Je crois que Gagnon s'est montré plus équitable en s'efforçant de cerner les grandes lignes de son esprit et de son action intellectuelle. Il lui a rendu l'hommage auquel il eût été le plus sensible en ne le flattant pas comme un plat courtois qu'il n'est pas. Il y avait une part de vanité chez Françoise; comme une revanche amusée et un peu cynique contre une existence qui n'avait pas été toujours facile. S'il ne désignait pas les flatteries de ceux qu'il jugeait ses inférieurs, il leur préférait de beaucoup l'estime cordiale de ses pairs. Et Gagnon en était un.

6 MAI — François Hertel devient propagandiste du Canada en France! Ma conclusion est peut-être hâtive. Je reçois de lui une très mignonne plaquette intitulée: "Le Canada, pays de curiosités, pays de contrastes", dont il m'apprend

qu'elle est un résumé d'une conférence qu'il donna actuellement en France. Dans ces conditions, n'y cherchons pas de ces positions hardies ni de ces bonheurs d'expression qu'on pouvait découvrir dans quelques-uns de ses essais antérieurs. A distance, Hertel ramène nos querelles locales à une modeste échelle, ce qui n'est peut-être pas éloigné de la vérité. Il écrit: "La vie de tous les jours de chaque Canadien dépend du gouvernement provincial; la vie commune à tous les Canadiens dépend du gouvernement fédéral. Sans doute, il y a de vastes distinctions entre les deux pouvoirs; mais tout finit par s'arranger et les provinces gardent jalousement leur autonomie interne". C'est, en effet, moins grave que le couloir polonais ou le canal de Suez d'aujourd'hui...

7 MAI — Libéré de certaines anxiétés montréalaises, j'ai grand plaisir à gagner Québec pour deux ou trois jours. J'ai cette déplorable et vaine habitude de fouiller dans mon sac des livres, des revues, des journaux. Je les rapporte à peu près intacts, inentamés comme les êtres qu'affectionne Mauriac! Ça ne rate jamais! Assis depuis une demi-heure, un excellent camarade me serre la main; nous nous re-verrons à déjeuner. Dans l'inter-valle, d'autres voyageurs reviennent de leur petit déjeuner. Et l'on cause. Celui-ci d'Ottawa, celui-là de Québec, il y a des mois qu'on ne s'est vu, qu'est-ce qui se passe dans ton patelin? etc., etc. Et l'on est tout surpris de voir s'approcher un Nôtre d'été, un Nôtre agressif et la main tendue. Nous descendons!

8 MAI — Deux bonnes heures de conversation avec A.G., l'un de nos bons romanciers. D'autres sont plus puissants, il en est peu qui ont autant de finesse dans le trait de justesse humaine dans l'observation. Il m'apporte en riant le dernier numéro de "Notre Temps" où notre camarade Julia Richer se sert d'un de mes articles dans sa potémique contre Albert Béguin. C'est très gentil à elle, puisqu'elle entoure sa citation de commentaires secondaires. Ce qui compte, c'est que mon visiteur m'annonce son second roman pour l'automne. Une once de création dépasse une tonne de commentaires, de querelles, de discussions, le tout si vite oublié.

Roger DUHAMEL
de l'Académie canadienne-française

Avant le couronnement

LES préparatifs du couronnement d'Elizabeth II marquent le début de l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre. Pour la première fois depuis le Moyen Âge, tous les Pairs du royaume ne seront pas, automatiquement, conviés à participer au couronnement de leur souveraine. Une solennité d'entre eux se seront, soit parce qu'ils ont un rôle historique bien défini à jouer au cours de la cérémonie de Westminster, soit encore parce qu'ils appartiennent à divers ordres de chevalerie; l'ordre de la Jarretière, l'ordre du Chardon, l'ordre de St-Patrick, etc. ou encore l'ordre du Mérite. Le reste, représentant environ les trois-quarts d'un total de 850 pairs, devra sa présence à la chance, qui en aura décidé. Jamais encore, depuis qu'au Moyen Âge furent institués les rites du couronnement, les pairs n'avaient eu à tirer leur place au sort. Cette innovation est due au fait qu'il leur a fallu abandonner un quart environ des places qui leur sont habituellement réservées, en faveur de tant du Commonwealth, invités en nombre beaucoup plus considérable qu'au paravent. Et, même en tenant compte de cette restriction, les pairs, avec leurs pairssees, occuperont un peu plus de mille places sur les huit mille que comporte l'Abbaye. La proportion demeure élevée, si l'on tient compte du fait que le couronnement de la reine Elizabeth doit être beaucoup plus "démocratique" que celui qui ont précédé.

La décision de ne pas inviter tous les pairs constitue une brèche extraordinaire dans la tradition, car elle veut, cette tradition, que les pairs fassent partie intégrante des cérémonies du couronnement. Ils ont pour mission de reconnaître le nouveau souverain (ou la nouvelle souve-

rain), avant le couronnement; et, après, de lui rendre hommage. Le rite de la "reconnaissance" se a une valeur symbolique analogue à celle du couronnement lui-même. Il fut un temps où il s'accomplissait individuellement, et même après que le couronnement eut cessé de se dérouler à Westminster Hall, la "reconnaissance" se continuait y avoir lieu, indépendamment des cérémonies du couronnement. C'est seulement pour déférer au vœu du roi William IV, ennemi du cérémonial, que les pairs consentirent à ce que le rite de "reconnaissance" se confondît avec le rite religieux, et à ce que tous deux eussent lieu à l'Abbaye de Westminster.

Et pourtant, même alors que nombre de pairs vont céder le pas aux "prolétaires" du Commonwealth (qui sont au nombre de quelque 360 millions) dans l'enceinte de l'Abbaye, il se trouve de nombreux Anglais pour estimer que le couronnement ne sera pas d'allure assez démocratique. Il est certain que le rite de la "reconnaissance" et les rites religieux n'ont rien de démocratique. Tous ceux qui y jouent un rôle sont, ou des pairs de rang élevé, ou de simples pairs, ou de hauts dignitaires ecclésiastiques, des membres de la Maison du souverain, du Collège Héraldique, de la Cour de Chevalerie écossaise. Il n'est jusqu'aux amiraux de la Flotte, aux maréchaux de la terre et de l'air, dont beaucoup jouent un rôle important, qui eux aussi n'appartiennent à la prairie. Le seul "prolétaire" authentique associé aux cérémonies est le capitaine John Lindley Marion Dymoke, Champion de la Reine, qui portera l'étendard de l'Union, charge héréditaire dans sa famille et qui remonte au début du Moyen Âge!

On s'explique que la cuisine soit si bonne: le chef français Bernard Marant est au service de la maison depuis dix-huit ans. Avant le repas, à l'heure de l'apéro, on s'attarde au Café Basque, mieux connu sous le nom de Yacht Club, aménagé comme l'intérieur d'un bateau de croisière. Les amateurs de vin et de liqueurs n'ont rien à envier puisque la maison est "fully licensed..."

Une voiture de 3,000 livres tournant sur un rayon de 500 pieds doit vaincre une force centrifuge de 156 livres à 20 milles à l'heure, de 350 livres à 30 milles à l'heure, et de 1,400 livres à 60 milles à l'heure, selon les ingénieurs de General Motors.

ANTOINETTE, alias "André" en a fait couler de l'encre et de larmes. On a oublié son mariage le 14 février 1942, avec une toute jeune et timide fille de St-Thérèse de Blainville, dans l'intimité du salon d'un pasteur de l'église baptiste française, de l'Oratoire, rue Jeanne-Mance.

En pleine lune de miel Eugénie, la femme, découvre que son homme, son petit chéri, de Pierre-André, était de son sexe à elle.

Ce mariage était annulé en criant ciseaux par un juge de la Cour Supérieure, maintenant décédé, à la demande de Me Roger Pinard, avocat de la demanderesse, et sans que le procureur général n'ait eu, pour une fois, à intervenir.

Devant une salle d'audience bondée, en division de Pratique de la Cour Supérieure, chacun entendit appeler Eugénie qui désirait briser les liens l'unissant à Pierre-André, (Antoinette, sans plus).

Nous revoyons la scène comme si c'était hier. Eugénie semble souffrir de la vie et cache ses prunelles désempantées sous d'épaisses lunettes fumées. Pierre-André Antoinette, est "assis" à dix pas, et ajuste une cravate du plus beau rouge. Elle ou "il" a les cheveux coupés à la garçonne, et n'a pas de moustache, bien entendu. Me Pinard décide de faire entendre sa cliente et appelle Eugénie qui lui demande:

—Vous êtes fille?
—Mais oui, cent fois oui.
Le juge intrigué, et pour cause, lui demande:

—Connaissez-vous cette autre "fille" près de vous?
—Si je la connais, jusqu'au 12 mars dernier c'était mon mari, Pierre-André X... Puis, par un matin tragique, et sans pouvoir vous dire comment, je découvris que mon mari était une femme comme moi. J'avais connu mon "fiancé" au Javal Bouchard. Ce fut le coup de foudre et il me proposa aussitôt le mariage.

—Combien de temps êtes-vous demeurés ensemble?
—Depuis le 14 février jusqu'au 12 mars.

—Vous jurez positivement ne jamais avoir su, au cours de cette période, que votre "mari" était une femme?
—Je le jure.

par
**Adolphe
NANTEL**

—Mais peut-il y avoir de ces erreurs renversées? demande encore le juge.
—Oui, surtout chez une jeune fille très naïve, (Sweet Mary...)

Me Albert Théberge, C.R., qui représentait le "mari" Antoinette, s'objectait à la procédure, pour permettre au tribunal de créer une nouvelle jurisprudence, le cas n'ayant jamais été soumis à la Cour Supérieure.

Le notaire...
Le notaire qui a préparé le contrat de mariage, sous le régime de la séparation de biens, (tu parles Arsène), explique la visite des "futurs époux" à son étude. Le juge médusé, lui demande:

—Vous n'avez pas remarqué que Pierre ou Antoinette, est-ce que je sais moi, avait une figure de femme?
—J'en vois tellement, et si je me souviens bien, Pierre ou Antoinette portait moustache, ce jour-là.

Plusieurs témoins sont appelés et entendus, puis c'est au tour du Dr Rosario Fontaine, notre populaire médecin-légiste, de parler de son examen médical du "mari"... Le praticien explique:

—Je me suis bien rendu compte que c'était une femme... Il n'y a pas d'erreur possible.

—Mais pour une autre personne, sa fiancée pendant trois mois? demande le tribunal:
—Cette autre personne a été bien naïve. Le fiancé avait des seins parfaits. Si la future avait examiné de plus près, elle se serait rendu compte...

—Mais peut-il y avoir de ces erreurs renversées? demande encore le juge.
—Oui, surtout chez une jeune fille très naïve, (Sweet Mary...)

Me Roger Pinard cite alors Mignault, dans son Traité de Droit civil, (Vol. 1, page 411). Le savant juriste y parle d'unions entre frère et sœur, et prévoit justement le cas devant le tribunal, un mariage entre personnes du même sexe. D'après Mignault il faut attaquer ces mariages en justice, avec une requête en annulation.

Le juge décidait de déléguer puis annulait quelques jours plus tard les épousailles d'Antoinette et d'Eugénie.
Rideau!..



Aux jeunes gens de 16 ans

Cours d'apprentissage... Vie saine... Perspective d'un bel avenir

Le Programme d'instruction à l'intention des apprentis-soldats, une initiative de l'Armée canadienne, répond en plein aux aspirations des jeunes gens de 16 ans qui songent à un métier d'avenir. Ce programme permet:

- ▶ d'apprendre un des nombreux et excellents métiers de l'Armée,
- ▶ de poursuivre des études académiques qui comportent le français, l'algèbre, la chimie, la physique et d'autres sujets,
- ▶ de se former comme soldat en passant par l'instruction de base de l'Armée.

Les apprentis-soldats ont leur habitation et leurs lieux de rassemblement distincts, sous la surveillance d'instructeurs militaires et civils spécialement préparés pour cette tâche. Le bien-être moral et physique du jeune homme est une préoccupation constante du personnel dirigeant.

Une fois qu'il a maîtrisé l'un des nombreux excellents métiers offerts aux apprentis-soldats, le jeune homme peut affronter l'avenir avec confiance. Il est assuré d'un bon poste dans les unités techniques de l'Armée, sans compter qu'il peut se perfectionner et obtenir des promotions, selon sa compétence.

Les apprentis-soldats ont droit à tous les avantages de l'Armée, y compris la pension et 30 jours de permission par année. Ils touchent la demi-solde jusqu'à l'âge de 17 ans, alors qu'ils commencent à recevoir la pleine solde.

Tout jeune homme désireux de vivre la vie saine et heureuse des apprentis-soldats devrait se renseigner sans tarder. Il n'a qu'à remplir ce bulletin et à le mettre à la poste sous enveloppe affranchie.

Le Général commandant,
Région militaire de Québec,
3530 rue Atwater, Montréal, Qué.
Veuillez s.v.p. m'envoyer la brochure "Vers un avenir brillant!"

NOM _____
ADRESSE _____

Dow

couronne tout

CLIMATISÉE, la bière Dow est protégée contre tous les écarts de température pendant sa fabrication... elle retient ainsi tout le goût fin et toute la saveur des ingrédients de qualité supérieure qui la composent, pour vous donner la meilleure de la bière dans la meilleure des bières.

'CLIMATISÉE'

L'AUTORITÉ

La plus vieille hebdomadaire de langue française de Montréal. Bureaux à Chambré 524, Édifice Canada Cement, Montréal (2e); tél.: Lancastrer 8592. Imprimé à Beauveillé par "l'Éclairer". Autorité comme envoi postal de deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras. Secrétaire de la rédaction: Michel Roy.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

Pat Walsh à "L'Action Catholique"

M. Louis-Philippe Roy semble bien s'être adjoint définitivement Pat Walsh, dans la carrière de Don Quichotte qu'il poursuit à l'Action Catholique. Voilà que nous lui devons une révélation sensationnelle: l'Orchestre Symphonique de Québec, l'Université Laval et le compositeur Clermont Pépin, auteur de "Guernica", auraient été les dupes inconscients et naïfs du parti communiste à l'occasion de la première mondiale du poème symphonique de Pépin.

Du fait que Clermont Pépin s'est inspiré dans son poème symphonique de la toile de Picasso, du fait que Picasso est connu comme un peintre adhérant ouvertement au communisme. M. Louis-Philippe Roy conclut que le jury qui a primé Guernica, a fait à son insu le jeu de la propagande communiste. Sans accuser formellement Pépin de se prêter de bonne grâce à ces manœuvres pour le moins louches, il n'en souhaite pas moins "qu'il échappe davantage à ceux qui voudraient exploiter ses immenses talents pour des fins idéologiques. Trop d'autres sujets s'offrent à l'inspiration d'un compositeur de sa classe pour qu'il s'en tienne à la toile d'un peintre aujourd'hui au service du communisme".

Après avoir pris de multiples précautions oratoires au début de son article, sans doute pour éviter la libelle diffamatoire, M. Louis-Philippe Roy termine son éditorial par le texte insidieux que je viens de citer, une phrase qui veut tout insinuer, sans rien dire précisément.

On a rarement vu plus bel exemple de crétinisme. La peur du communisme est en train de créer un complexe maladif chez le rédacteur de l'Action Catholique. Et non satisfait de ses propres moyens, M. Roy a recourus à Pat Walsh pour exercer son zèle ridicule.

Il faut museler les prophètes

WE will stand or fall by our beliefs and even we will not stand alone we will not finish from the sacred mission which has been entrusted to the Afrikaner people in Africa."

Sonnez, trompettes, battez tambours, et en avant pour la croisade du peuple élu. Je ne doute pas que plusieurs, la mémoire encore emmée de quelques vers de Corneille, voient là une déclaration mâle des éternels principes. Regardons cependant à quoi il retourne.

Le texte cité a été commis par Daniel, François Malan, docteur en théologie, ministre ordonné de l'église réformée de Hollande, chef de l'Afrikaner Volk et premier ministre de l'Afrique du Sud. Un personnage, quoi! M. Malan est prêt à mourir pour des principes et il s'écrie: "et si l'ny n'en a un'quin, que je sois celui-là". Ici je m'incline très bas et sans sourire, je vois le jure, je salue une âme fière et noble. Mais de quels principes s'agit-il? Quelle est cette "sacred mission"? Qui est cet "Afrikaner people"?

M. Malan est le descendant de ces Européens qui se sont établis en Afrique au cours du dix-neuvième siècle, quelques-uns par esprit d'aventure, les autres, et ils étaient la majorité, pour répondre à "un appel de Dieu". Ils quittaient l'Europe parce qu'ils étaient, croyaient-ils, les "élus" ayant reçu la mission sacrée d'établir le royaume de Dieu. Et quel endroit eût été plus propice que cette Afrique habitée par une race, maudite quelque temps après la fermeture du Paradis Terrestre? Comme il est arrivé souvent dans l'Histoire, ce missionnaire n'a pas été long à étayer la volonté fortement engagée dans la réalité des intérêts matériels. A l'époque moderne, le prophète s'accompagne volontiers d'un négociant d'ér et d'un banquier cauteleur.

Rédults à leur simple mais brutale expression, les principes pour lesquels le Dr Malan est prêt à mourir, s'énoncent ainsi: la race blanche est la race supérieure et parmi elle des "purs" ont entendu la voix de Dieu leur ordonnant d'établir Son Royaume. Et naturellement, le Dr Malan et ses compatriotes qui le suivent, les

Afrikaners ou Boërs, sont au nombre de ces purs. Cela ne saurait souffrir de contradiction. Nous sommes en présence du nationalisme le plus abject, celui qui se fonde sur et postule à la fois le racisme, celui qui invoque, pour une vaine justification, une mission sacrée, un dessin de la Providence. Où ont-ils pris, ces purs, que le Royaume de Dieu doive s'établir sur la ruine, l'égorgeement ou le maintien dans la misère et l'ignorance, des autres enfants du même Père? Où ont-ils pris que certains peuples aient reçu une mission sacrée? Qui peut croire à ces grossières balivernes sinon ceux qui, en Afrique et ailleurs, ont intérêt à ne faire pour défendre leur autorité, leur "prestige", ou bien assurer leur fortune?

On ne s'étonne plus que le Dr Malan ait applaudi à l'arrivée au pouvoir de Hitler, que son parti ait adopté, à la même époque, le credo de l'anti-sémitisme.

Durant la guerre, les noirs ont occupé des postes, rempli des fonctions qui jusque-là leur étaient interdits. Il était normal que cela leur donnât quelque espoir d'amélioration de leur sort. Il est normal que les "natives" aient pensé que les purs, les élus, leur reconnaissent quelques-uns des droits qui appartiennent à tout homme du seul fait qu'il est homme; il est normal que ces barbares, que ces païens que l'on conviait à travailler au salut de la civilisation et de la chrétienté, aient cru qu'ils pourraient enfin participer librement à cette civilisation et à cette chrétienté. Ils avaient compté, dans leur pauvre tête crébrée, que le Dr Malan de l'Afrikaner Volk, Horrikté que des noirs maudits puissent prétendre avoir quelque part à la Rédemption, enragé de peur à la pensée que la société puissamment hiérarchisée des Afrikaners pouvait être ébranlée, le prophète Malan, après avoir évincé Hertzog et Smuts par des procédés dont se réjouit le babouin Tsilankov, lança une campagne de frayeur chez les purs blancs. Il gagna aux élections et, il y a un peu plus d'un mois, il recevait un nouveau mandat avec une autorité accrue. Les Afrikaners sont donc complices.

Certes le problème noir, en Afrique du sud et ailleurs, pose de sérieuses difficultés et il est vrai que nos frères-couleur-terre ne sont pas prêts à prendre en mains leurs propres destinées. Mais je me refuse à croire que la solution est de les parquer comme des animaux et de les traiter comme des esclaves ou des hors-la-loi. Après tout, peut-on décemment leur reprocher d'être encore des enfants sales, verminés et dangereux? Il y a tout de même plus de deux mille ans que le christianisme existe et la civilisation occidentale a pénétré le continent noir depuis plus d'un siècle. Mais si les noirs s'éveillent à la conscience politique, à la conscience sociale, si on leur accorde leurs droits d'hommes, qu'advient-il de ces élus, des choisis? Who cares for God's sake?

Peut-être M. Malan et ses Afrikaners ne méritent-ils pas autant d'attention? Si les noirs, les acapés participants à un crime beaucoup plus vaste et dont le remords laboura nos consciences d'occidentaux et de chrétiens. Pour cette raison toutefois il est bon de les montrer tels qu'ils sont et aussi parce que plusieurs, parmi nous, tentent de nous les faire voir comme les champions de l'indépendance nationale, parce que plusieurs, parmi nous, entendent des voix et qu'ils risquent de voir en Malan un héros du nationalisme blanc et vainqueur, parce que quelques-uns, parmi nous, croient encore au "choix des élus".

Le temps des prophètes est passé. Vient le temps des hommes.

Jean-Pierre HOULE

LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS VONT METTRE EN SERVICE DES WAGONS-LITS DE SECONDE CLASSE. On sait que les chemins de fer européens comportent trois classes différentes. Les suppléments pour wagons-lits émis par la "Compagnie internationale des wagons-lits" ne correspondent jusqu'à maintenant qu'aux voyages en 1ère et 2e classes. Dotés d'un confort et d'un service européens (notamment Paris-Scandinavie et Paris-Suisse) la Société Nationale des Chemins de fer Français va adopter son service aux wagons-lits de 3e classe.

La boîte aux lettres

Nos éditoriaux à Toronto...

Monsieur,

Notre collaborateur, M. Hubert Leblanc, met tant de vigueur dans sa polémique avec M. Lacroix sur l'opportunité de publier dans les journaux ontariens de langue anglaise, les éditoriaux des journaux du Québec, qu'il semble défendre sa propre maison. Je ne crois pas que M. Leblanc soit justifié de prétendre que les éditoriaux de l'Ontario, s'ils s'appuient sur ces éditoriaux, pour connaître l'opinion de l'homme du Québec, ne pourront qu'avoir une bien pâle image de la pensée québécoise.

En effet vous admettez facilement que les éditoriaux de La Presse à Montréal, ne représentent aucunement l'avis des lecteurs de La Presse. Or, la Presse pour son information qui est très complète et aussi pour les annonces des grands magasins, Sa page éditoriale compte pour peu de chose et la majorité des lecteurs ne la regardent même pas. Elle est ignorée et ternie et, Dieu merci, les Canadiens français sont plus vivants que ça.

On ne peut non plus prétendre que "Montréal-Matin" est lui aussi à cause de sa page éditoriale. "Montréal-Matin" est avant tout un journal sportif qui recrute la majorité de ses lecteurs chez les fervents de la lutte, du baseball et du hockey, je connais une foule de libéraux qui lisent régulièrement ce journal, parce qu'ils sont exclusivement intéressés par les pages sportives qui y sont nombreuses.

Quant au "Canada", il est difficile d'en parler, parce que personne ne le lit plus, surtout depuis son changement de format. Les petits organisateurs politiques qui le lisent encore, comptent pour une minorité infime. Son tirage atteint peut-être pas vingt-cinq mille.

Que dire du "Devoir". C'est certainement le quotidien dont les lecteurs sont le plus nombreux. C'est d'ailleurs la raison principale qui lui vaut quelque succès, puisque ses informations sont le plus souvent tronquées et présentées sous la forme éditoriale, au détriment de l'opinion publique, comme les lecteurs de l'Ontario ignorent le faible tirage du Devoir, ils ne lisent pas la traduction que la majorité des Canadiens français sont des nationalistes à courte vue en lisant la traduction qui représente le plus d'opinion de ses lecteurs dans ses éditoriaux, précisément parce que ceux qui ont choisi de le lire l'ont fait parce qu'ils y reconnaissent leurs idées, du moins en grande majorité.

En résumé, M. le rédacteur, je crois que le seul effet pratique de cet échange d'éditoriaux pré-établi par M. Leblanc, serait de faire connaître l'éditorialiste. Mais je ne crois pas que M. Leblanc ait touché ce point de vue dans son article.

Paul LABRECQUE, Sherbrooke, P. Q.

DesRochers et la Radio

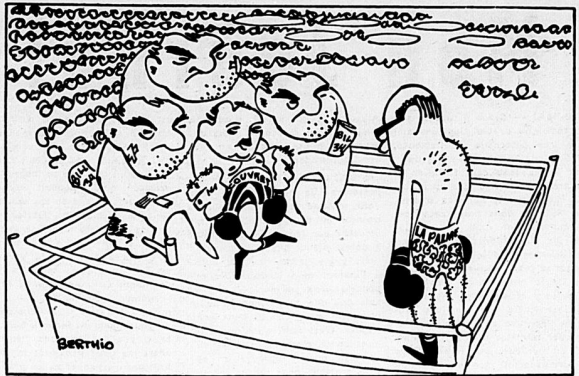
Monsieur,

Félicitations à Michel Roy pour son interview littéraire du dernier numéro de l'Autorité. Je ne comprends pas que le tour de DesRochers ne fût pas encore arrivé, depuis un douzaine de semaines que votre journal avait commencé la publication de ces portraits littéraires. Mais je me suis amusé d'ailleurs dans l'attente d'une telle initiative. Les vœux des Sherbrookois amis de la poésie et amis de DesRochers sont maintenant comblés.

Permettez-moi cependant d'attirer votre attention sur le fait que les poèmes de DesRochers, sauf erreur, n'ont jamais été lus à la radio. Je sais que plusieurs poètes, dont Alain Grandbois, Robert Choquette et quelques autres, ont eu l'avantage de la radio. Canada s'intéresse à leur oeuvre, DesRochers est pourtant l'ainé de tous les poètes et ses vers ne sont pas moins susceptibles d'intéresser les habitués de Radio-Canada. On me dit d'autre part que DesRochers a des milliers de vers inédits et qui ne seront jamais publiés, à cause des difficultés de l'édition dans ce genre.

Est-ce qu'il n'appartient pas à Radio-Canada de se substituer alors aux maisons d'édition? Je demandais à ses auditeurs lecture des poèmes, dont ils sont autrement privés. Rares sont les poètes qui peuvent se faire éditer à compte d'auteurs et tous auraient voulu que ce soit Radio-Canada s'intéresse à leur oeuvre.

Les lecteurs compétents ne manquent pas, les auditeurs intéressés non plus. Aucune objection sérieuse à ce que Radio-Canada nous donne du DesRochers à la radio. N'est-ce pas votre avis, M. le rédacteur? Henri LACOMBE, Ottawa, Ont.



A Outremont, le 9 juillet . . .

Quand M. Duplessis réclamait des élections honnêtes

Le titre ressemble fort à un numéro des "Croyez-le ou non", de Ripley. Oui, croyez-le ou non, mais il fut un temps où le chef de l'Union Nationale criait à tous les vents son désir de voir les élections se dérouler dans l'honnêteté et la justice. Ce temps n'est pas si lointain puisqu'il se situe en 1935-36, pendant la courte lune de miel du parti conservateur avec l'Action libérale nationale, c'est-à-dire dans l'ère où la dupes prenait figure de credo politique.

A ce moment-là, Duplessis multipliait les déclarations de principes et fustigeait contre la loi électorale des libéraux. Dix-sept ans plus tard, à la session de 1952-53, le même homme tournaît les mêmes principes pour justifier une loi électorale infiniment plus mauvaise et que les observateurs

impartiaux qualifient — avec combien de raison — de législation de désordre et de corruption. Frais émoulu d'un long séjour dans l'Opposition, M. Maurice Duplessis exprimait en ce temps-là sur le droit de vote des vues irréprochablement pures. Ainsi, le 15 juillet 1936, à Amqui, il déclarait, la main sur le cœur: "Les élections sont honnêtes et les électeurs honnêtes et désintéressés. Réussira-t-il dans cette manœuvre inspirée du plus pur machiavélisme? Nous le saurons bientôt, lors des prochaines élections dans Outremont. S'il parvient encore une fois à tromper l'électeur, à étaler le verdict populaire, autant le dire tout net, nous sommes prêts pour la dictature au pays de Québec... E vive sans Duplessis, grand chef de la légion d'honneur archino...!"

Hubert LEBLANC

Autour et alentour

Dans Outremont

Charité publique

LES méthodes qui ont réussi à M. Duplessis lors de la dernière élection générale et qui étaient d'ailleurs en faveur au temps du vieux régime libéral, sont encore mises à l'épreuve cette année dans le répertoire d'Outremont. La maison Paul Simard a organisé un concours pour connaître la majorité du candidat gagnant dans la prochaine élection. On distribue à cet effet des billets sur lesquels les électeurs inscrivent le nom du candidat qui leur semble devoir être victorieux avec la majorité qu'il obtiendra. La maison Simard donne un appareil de télévision à celui qui fournit les plus justes pronostics.

Il serait évidemment difficile de prouver dans quelle mesure les organisateurs de l'Union Nationale sont impliqués dans ce concours. Il est certain que la Maison Simard, située dans l'est de la ville, n'a pas pu cette initiative dans un but publicitaire. Autrement on n'aurait pas exigé des participants un concours, qu'ils demeurent dans l'Outremont pour avoir droit de remplir le bulletin. C'est nettement une manœuvre politique pour tenter de connaître le résultat du vote et de l'influencer.

Le caractère secret du vote s'en trouve naturellement très compromis. M. Duplessis garde le silence. Si ce sont les rouges qui ont à l'origine de ce concours, pourquoi ne les dénonce-t-il pas? Si le concours est le fait de l'Union Nationale, le silence du premier ministre peut justement être interprété comme une approbation. Son inaction est inadmissible. Qu'il accuse encore une fois les communistes, s'il ne sait à qui s'en prendre.

Son Honneur le maire Camille Houde, déclarait ces jours derniers lors de l'ouverture de la campagne de souscription du Fonds conjoint des hôpitaux: "La charité doit rester une entreprise privée aussi longtemps que nous le pourrions. Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas laisser aux gouvernements seulement le soin de voir à l'hospitalisation".

M. Houde a sans doute raison, mais il n'en demeure pas moins que le pauvre public, à qui on a déjà fait croire que la campagne annuelle de charité suffirait pour pourvoir aux besoins de toutes les institutions, se trouve à peu près chaque semaine à la merci des solliciteurs.

Il y aurait pourtant un moyen simple, simple de régler tout le problème, du moins de l'alléger en grande partie, et c'est la mesure dont M. Léon Trépanier s'est fait à maintes reprises, le propagandiste, la loterie nationale.

Je ne comprends pas pourquoi le gouvernement fédéral ne consent pas revenir sur ces posi-

tions à ce sujet et à étudier de nouveau le problème. Encore tout récemment, un député qui avait osé soulever la question, à été mal accueilli.

C'est sans doute la peur des puritains qui paralyse ainsi notre gouvernement fédéral. On ne voit pas d'autres explications à son obstination. Que de bêtises ne fait-on pas au nom de la morale officielle?

G. G.

AIR FRANCE MODERNISE SA FLOTTE AERENNE DANS LE SECTEUR EUROPE

AU moment de l'entrée en vigueur des horaires d'été la Compagnie Air France pourra mettre à la disposition de ses passagers 15.000 places par semaine dans le seul secteur Europe. La modernisation des appareils se poursuit à un rythme rapide et l'entrée en service des avions à turbo-propulsion permet de réduire notablement la durée des parcours: 1h 40 pour Paris-Milan; 3 heures pour Paris-Athènes; 6 heures pour Paris-Istanbul.

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITE, Chambre 524, Édifice Canada Cement, Montréal (2e), Messieurs, Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Bijeff la mention inutile).

Ci-inclus chaque de..... à cet effet.

Abonnement d'un an \$4. Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom

Adresse

PROTESTANTS ET CANADIENS FRANCAIS

Dieu ne joue pas aux dés...

L'indolent Royaume du Laos

(suite de la page 1)
la présence, en terre canadienne, de tous ces protestants? D'où sont-ils donc venus et comment ont-ils pu grandir?

On s'en souvient sûrement. Les premiers colons protestants du Canada étaient, en grande partie, Huguenots. Pierre Chauvin, de Monts, les deux de Caën, et plusieurs de ceux qui les ont accompagnés jusqu'à l'empire des neiges et du frimas étaient protestants. Et l'on suppose que Champlain a vu le jour dans un foyer protestant bien qu'on l'appelle le "père de la Nouvelle-France". Il était, en tout cas, étroitement associé aux chefs protestants. Si bien que de 1621 à 1627, les protestants constituaient la majorité des colons à Québec. Non sans quelque fantaisie, on a même prétendu que le Canada d'alors ne disait rien aux catholiques de France qui redoutaient le froid et les Indiens. Avec l'arrivée des Jésuites, le prestige des Huguenots commença à diminuer. Ceux-ci n'étaient pas déjà trop bien traités sous Richelieu dans leur mère-patrie. En raison des multiples difficultés qu'on leur fit et parce que Richelieu, pressé de toutes parts, consentit à exclure plus ou moins les protestants des colonies, ceux-ci gagnèrent d'autres pays. Il n'est que de se reporter à l'histoire du Canada de Garneau pour en connaître plus long sur cette phase de l'histoire. D'où l'intolérance religieuse n'était pas exclue.

Lors de la cession, d'importants groupes protestants s'organisent, notamment à Trois-Rivières, sous le pasteur Veysière, à Montréal, sous le pasteur Joseph et à Québec, par les soins de l'un des aumôniers de l'Armée, M. de Montmolin.

L'hospitalité des Récollets

À Montréal et à Québec, comme les protestants n'avaient pas de temples, les Récollets leur offrirent spontanément l'hospitalité dans leurs églises. Il est à noter, également, qu'un pasteur français s'interpédia au général Murray. Le dimanche,

après la messe, vers les dix heures, on annonçait le culte protestant au son des cloches; le tambour battait et les fidèles venaient se grouper autour de leur pasteur. Si, à cette époque, la religion catholique était tolérée par les vainqueurs, le gouvernement protestant de l'Angleterre n'avait pas manqué d'accorder à tous les pleins jouissances de tous les droits en matière de pratique religieuse. Au lendemain de l'Acte de Québec, dès 1775, quand le Conseil législatif se réunissait pour la première fois, la représentation protestante, dirigée par le Suisse Conrad Gugy, était fort appréciée. Les protestants ne pouvaient cependant pas exercer une grande influence dans les conseils de la nation ne venant pas à former un parti politique. Quelques étonnantes, dont Pierre du Calvet, qui avaient assez fortune et puissance au Canada, continuaient cependant de manifester leur protestantisme. Pierre du Calvet fut assurément l'un des grands promoteurs de la Constitution dont il avait rédigé un plan, presque semblable à celle qui fut octroyée en 1791.

Cette "charte" de nos droits", dont Garneau estime qu'elle est encore plus complète que celle de 1791, devait servir de manifeste à Louis-Joseph Papineau.

1837 : date définitive

Dans le contexte de l'histoire protestante du Canada français, la révolution de 1837 est une date définitive. On connaît trop bien cet épisode pour qu'il soit nécessaire de l'évoquer. Rappelons seulement l'excommunication qui frappa les patriotes catholiques des troubles sanglants et l'épithète de "bandits" que l'évêque Lartigue accola aux noms de ceux qui en étaient morts. Les protestants de langue française évoquent toujours avec émotion le souvenir de Le Joseph et ne manquent pas de citer les vers déclamatoires que Fréchette lui adressa, au delà de la tombe, tout près du Manoir de Montebello.

Les excommunications provoquèrent le désarroi que l'on sait.

Des milliers de catholiques se trouvent, complètement abandonnés. C'est ainsi que les Protestants anglais ont formé la "French Canadian Missionary Society", groupant toutes les églises "réformées". Dans le même temps, des pasteurs suisses et français arrivèrent ici, comme par hasard.

Vision poétique

Dans l'imagination populaire, Einstein est une sorte de Professeur Nimbus qui "a été pour quelque chose dans l'invention de la bombe atomique." C'est exact, en ce sens qu'il savait ce que recéléait la matière avant qu'aucun mécanicien n'eût réussi à la désintégrer. Einstein passe, en même temps, pour une sorte de mage-mathématicien dont les conceptions sont à peu près inviolables que les mythes d'un poète. Là, l'erreur est complète. Ses "visions" se sont presque toutes vérifiées.

Il affirmait par exemple que la lumière subit l'effet de la gravitation. C'était il y a trente ans et on ne le sait qu'à tort. En 1929 une éclipse totale permit à des astronomes de faire les photographies nécessaires. Et que constatèrent ces astronomes? Qu'en passant dans le champ d'attraction du soleil, le rayon de lumière était dévié exactement dans la mesure où le "mage" l'avait prévu.

Einstein soutenait que la masse d'un corps s'accroît avec la vitesse; quand on construisit des cyclotrons, plus tard, ce qui se passa dans ces prodigieux accélérateurs, le démontra abondamment.

La vitesse, ajoutait Einstein, modifie aussi la valeur du temps: si un homme pouvait être transporté à 270,000 kilomètres à la seconde dans un obus interplanétaire, son cœur battait deux fois moins vite, son organisme vieillirait deux fois moins sur la terre. En 1936, H. E. Ives prouva expérimentalement que c'est ce qui se passe dans un atome d'hydrogène: lancé à cette vitesse approchant celle de la lumière, il émet des radiations de fréquence moitié moindre qu'au repos.

Le paradoxe persiste

Aujourd'hui, en 1953, le paradoxe de 1940 ne semble pas s'être atténué. L'impression que l'on tente de faire autour d'eux la "conspiration du silence". Plutôt que de les combattre — c'est un luxe qu'on ne peut quand même plus de payer, on préfère les ignorer complètement. On ignore sur le plan social et politique. Dans l'esprit du monde entier, le Canadien français est "a fortiori" catholique. Il ne s'agit évidemment pas de dénigrer les caractéristiques d'un peuple, mais d'observer que l'équation ne balance plus si l'on s'avise d'être protestant et Canadien français.

La première revendication des Protestants de langue française, celle qui résume toutes les autres, est la reconnaissance. Nous voulons participer à la vie canadienne-française, prendre part au mouvement de la "civilisation" du Canada français, profiter des mêmes avantages, consentir les mêmes efforts, assumer les mêmes responsabilités. C'est notre droit. Nous ne cessons jamais d'élever la voix pour le réclamer.

M. Foisy-Foley, président du Forum Protestant de Montréal, (2), qui groupe toutes les églises (l'Église Unie, l'Église Presbytérienne, l'Église Méthodiste, l'Église Anglicane et les Pentecôtistes), pose ainsi le problème: Les protestants de langue anglaise sont persuadés que tout ce qui est canadien-français est fatalement catholique, et se trouvent fort gênés de nous héberger; les catholiques n'admettent pas que des Canadiens français partagent une autre Foi que la leur. Nous visons à devenir, dit-il, une minorité majoritaire. Nous ne cherchons pas querelle. Nous croyons que la coexistence harmonieuse des éléments minoritaires et majoritaires constitue un facteur primordial pour promouvoir l'essor démocratique et l'unité nationale du Canada.

Aussi, les protestants de langue française adressent-ils leur requête la plus pressante aux Canadiens français catholiques. Ils croient avoir suffisamment prouvé que le protestantisme ne conduit pas fatalement à l'anglicisation.

"Aucun grief sérieux..."

Nous le répétons, disent-ils encore, aucun grief sérieux, mais des préventions, tout au plus des malentendus, séparent les catholiques et les protestants. "Le rôle des protestants français dans ce pays, dans cette province, écrivait Alphonse Primeau-Robert, je pourrais le résumer en un mot: C'est celui de cette colossale statue, placée par le génie français à l'entrée

(suite de la page 1)
le dualisme de nos conceptions physiques, prouver que l'univers entier — l'électron aussi bien que la galaxie — obéit aux lois d'une harmonie suprême.

Dans l'imagination populaire, Einstein est une sorte de Professeur Nimbus qui "a été pour quelque chose dans l'invention de la bombe atomique." C'est exact, en ce sens qu'il savait ce que recéléait la matière avant qu'aucun mécanicien n'eût réussi à la désintégrer. Einstein passe, en même temps, pour une sorte de mage-mathématicien dont les conceptions sont à peu près inviolables que les mythes d'un poète. Là, l'erreur est complète. Ses "visions" se sont presque toutes vérifiées.

Il affirmait par exemple que la lumière subit l'effet de la gravitation. C'était il y a trente ans et on ne le sait qu'à tort. En 1929 une éclipse totale permit à des astronomes de faire les photographies nécessaires. Et que constatèrent ces astronomes? Qu'en passant dans le champ d'attraction du soleil, le rayon de lumière était dévié exactement dans la mesure où le "mage" l'avait prévu.

Einstein soutenait que la masse d'un corps s'accroît avec la vitesse; quand on construisit des cyclotrons, plus tard, ce qui se passa dans ces prodigieux accélérateurs, le démontra abondamment.

La vitesse, ajoutait Einstein, modifie aussi la valeur du temps: si un homme pouvait être transporté à 270,000 kilomètres à la seconde dans un obus interplanétaire, son cœur battait deux fois moins vite, son organisme vieillirait deux fois moins sur la terre. En 1936, H. E. Ives prouva expérimentalement que c'est ce qui se passe dans un atome d'hydrogène: lancé à cette vitesse approchant celle de la lumière, il émet des radiations de fréquence moitié moindre qu'au repos.

La religion d'Albert Einstein

Les passionnés de la physique des quantas ne nient pas la réalité de la Relativité einsteinienne plus qu'Einstein ne nie la valeur de leur physique. Un certain nombre d'entre eux, néanmoins, pensent qu'ils pourraient étendre le champ d'application des quantas jusqu'à la gravitation de galaxies: auquel cas l'unification tentée par Einstein deviendrait inutile. Le dessin d'Einstein est à l'opposé: il voudrait incorporer les lois "voulées" de l'électromagnétisme dans le camp de sa Relativité généralisée.

Ce qui anime Einstein est d'abord l'ambition quasi congénitale de l'esprit humain: depuis quelque trente siècles, les philosophes ont instinctivement cherché l'Unité sous la multiplicité des phénomènes. Le dualisme des physiciens, l'idée que la galaxie et l'électron puissent ne pas être des formes éphémères d'une réalité plus profonde, choquent le Sage de Princeton.

Il y a chez lui d'autre part, un besoin pressenti de "supprimer le hasard". Une éventuelle invasion de l'indéterminisme quantique dans "son" univers lui ferait horreur. Plutôt verrait-il dans cet indéterminisme une apparence, un voile derrière lequel apparaîtrait enfin la vérité essentielle.

Je ne peux croire, professeur, que Dieu joue aux dés avec le monde.

Les descriptions qu'Einstein nous a données de l'univers s'écartent évidemment encore plus que celle de Galilée de l'image biblique du soleil immobile au centre du monde. Comme elles sont, extérieurement, celles d'un savant agnostique, on a parfois classé Einstein parmi les matérialistes. C'est tout au contraire un esprit fondamentalement religieux. Là-dessus il s'est exprimé souvent avec une grande force:

"Savoir que ce qui nous est impénétrable existe réellement est une sensation qui se trouve au centre de toute véritable religiosité... L'expérience religieuse du cosmos est le ressort le

(suite de la page 1)
plus puissant et le plus noble de la recherche scientifique.

Et aussi: — Cette conviction émotionnelle profonde qu'on éprouve de la présence d'une puissance raisonnable supérieure, révélée dans l'incompréhensible univers, voilà le mot idéal de Dieu.

Jusqu'à la fin de sa vie sans doute on le verra se promener, tête nue, la crotte en désordre, ses chaussettes pendantes sur de vieux souliers, dans les allées de Princeton. Un jour, deux jeunes étudiants, émus de rencontrer le grand homme, s'approchèrent de lui et demandèrent irrespectueusement: — Pardon, monsieur, pourriez-

vous nous dire si deux et deux font quatre? Réponse instantanée d'Einstein: — Tout dépend de savoir... si cela bouge.

Il a conservé le sens de l'humour et la jeunesse de l'esprit. Peut-être les historiens noteront-ils plus tard qu'à 74 ans, au printemps de l'année 1953, il a découvert le Secret de l'Univers.

Pierre FREDERIX

La cocaïne, le puissant narcotique, provient des feuilles de coca ou cocoyer, un arbrisseau du Pérou.

Les raffineries de nickel de Copper Cliff, en Ontario, ont deux cheminées de plus de 500 pieds de hauteur, les plus élevées de l'Empire britannique.

noir, de ces petits postes moyennement. Il n'en reste plus un seul debout sur les principales voies d'accès vers la capitale.

Les seuls S.O.S. entendus viennent de Luang Prabang où, depuis une quinzaine de jours, à titre d'aide, les troupes du général Salan renforcent leurs positions, creusent des tranchées, entrent profondément les postes de commandement ou les infirmeries de campagne, constatant des évènements qui viendront se loger des canons, tendent des réseaux de fils de fer barbelés, plantent des champs de mines, sûrs que chaque jour qui passe voit augmenter leurs chances d'enquêter, quand elle sera libérée à nouveau, la marée vietnamite.

Des plaques perforées, placées en hâte sur l'aérodrome de la Plaine des Jarres, permettent aujourd'hui aux chasseurs — bombardiers du porte-avions "Lafayette" de se poser. Ils n'auront que quelques minutes de vol pour aller "livrer à domicile" les lourds bidons de napalm rangés dans l'herbe comme de gros cigares d'aluminium. Les Morane d'observation, avec leur aile abaissée sur les longues jantes des roues, se font voir traîner d'atterrissage semblent à trainer les épaules en se posant sur cet aérodrome sans piste et sans contour. Le bourdonnement secadé des hélicoptères ramène les blessés: grossiers, des bandes vertes portant des paniers-civière. Légionnaires et parachutistes, gnomiers marocains, colonaux, chasseurs laotiens gonflent actuellement leurs abris de caisses de cartouches et de boîtes de "sing" ou de rations. Les réservoirs de benzol sont prudemment sur les petits sentiers, traversent sur des ponts branlants les rivières qui rayonnent de Luang Prabang et que descendent du nord et de l'est, silencieusement, les sampans ou les radeaux de bambous des rebelles.

Le cavalier du Môngkong n'est pas pour demain! Aujourd'hui, la vraie guerre est au point mort et si l'expression n'était pas usée, on pourrait dire que c'est la veille d'armes pour la capitale du Royaume.

Le ressort de l'énorme machine humaine du Vietnam est à bout de course qui a amené plusieurs bataillons dans le lointain périmètre défensif de la ville.

Les colonnes de coolies trotinant sur les pistes le retardent inexorablement chaque nuit au rythme des balanciers, des milliers de petites charges d'obus de mortiers ou de bazookas.

Le grand ressort d'acier du Corps expéditionnaire et des forces des Etats associés tourne à plein. Il rattrape le temps, peut-être perdu, avant le grand choc...

Jean-Marie PELLOU

plus puissant et le plus noble de la recherche scientifique. Et aussi: — Cette conviction émotionnelle profonde qu'on éprouve de la présence d'une puissance raisonnable supérieure, révélée dans l'incompréhensible univers, voilà le mot idéal de Dieu.

Jusqu'à la fin de sa vie sans doute on le verra se promener, tête nue, la crotte en désordre, ses chaussettes pendantes sur de vieux souliers, dans les allées de Princeton. Un jour, deux jeunes étudiants, émus de rencontrer le grand homme, s'approchèrent de lui et demandèrent irrespectueusement: — Pardon, monsieur, pourriez-

vous nous dire si deux et deux font quatre? Réponse instantanée d'Einstein: — Tout dépend de savoir... si cela bouge.

Il a conservé le sens de l'humour et la jeunesse de l'esprit. Peut-être les historiens noteront-ils plus tard qu'à 74 ans, au printemps de l'année 1953, il a découvert le Secret de l'Univers.

Pierre FREDERIX

La cocaïne, le puissant narcotique, provient des feuilles de coca ou cocoyer, un arbrisseau du Pérou.

Les raffineries de nickel de Copper Cliff, en Ontario, ont deux cheminées de plus de 500 pieds de hauteur, les plus élevées de l'Empire britannique.

LES PREMIERS CAMPS

(suite de la page 8)
Parqués dans une sorte de parc, nous dûmes rester parfaitement immobiles dans l'obscurité et le silence absolu, pendant plusieurs heures. Allions-nous être incarcérés dans des cachots comme l'avaient été plusieurs Américains, durant les premiers jours de l'invasion? Cela signifiait le supplice de l'immobilité absolue, accablé par terre pendant toute la journée, avec la possibilité de s'étendre seulement la nuit.

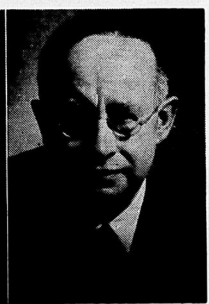
Heureusement, nous n'étions dans cette sinistre prison que des transitaires. Un camion nous reprit plus tard dans la nuit pour nous conduire au train qui devait nous emmener aux confins de la Côte du Nord, dans cette vallée du Yalu, où jadis étaient exilés les politiciens tombés en disgrâce, vallée fameuse par sa pureté et par les rigueurs de son climat.

Le train mit six jours à parcourir les 350 kms qui séparent Pyongyang de notre destination. Nous ne roulions que la nuit. Le jour, nous faisons halte dans la campagne, le train allait se cacher dans un tunnel. Je vois encore la scène de notre première halte, dans de pittoresques collines plantées de châtaigniers, à quelque vingt kilomètres de notre point de départ. C'est là que, pour la première fois, j'ai vu marcher des morts. C'était des soldats américains, blessés et malades, dont chaque pas ne faisait que retarder l'effondrement; on les força à se traîner pendant plus d'un kilomètre. On en enterra deux ce jour-là sous nos yeux. Je suis seulement alors que quelle tragédie se préparait.

Maurice CRANTELOUP (à suivre)



M. EDGAR GENEST



M. CAMPBELL L. SMART

Le nombre des membres du Conseil d'administration de Molson's Brewery Limited vient d'être porté de cinq à sept, au cours d'une assemblée générale spéciale des actionnaires tenue, le Jeudi 14 mai, à Montréal. Les nouveaux membres élus par le Conseil sont M. Edgar Genest, chef des ventes, et Campbell L. Smart, président adjoint. Depuis la fondation de la brasserie Molson, en 1786, c'est la première fois que le Conseil d'administration élit des membres qui n'appartiennent pas à la famille Molson.

M. Genest, ancien président de la Chambre de Commerce de la province de Québec, est entré à la brasserie Molson en 1931, au service des ventes. Il occupe depuis longtemps une place éminente dans la vie commerciale de notre province. M. Smart est à la brasserie Molson depuis 1945, en qualité de président adjoint.

Michel ROY

(1) Ces centres d'éducation existent encore. Mentionnons notamment l'Institut Français de la Pointe-aux-Trembles, dirigé de puis plusieurs années par le pasteur J.-E. Boucher. Il s'agit d'une institution remarquablement bien tenue dotée d'un corps professoral très choisi et pourvu de tous les matériels matériels nécessaires.

(2) A Montréal, on compte 25 temples pour les protestants de langue française. Mais plusieurs familles de protestants canadiens-français fréquentent les églises angliques.

Robert Choquette

Le créateur de Métropole

LES LETTRES

MARCEL PROUST présenté par Claude Mauriac

Il est urgent, je crois, d'achever de fixer les traits réels de la biographie proustienne, avant que la légende s'en empare : car on peut déjà présenter un mythe de Marcel Proust, aussi fantaisiste que le mythe de Rimbaud récemment dénoncé et démanté par Eliembie. J'aurais souhaité à ce propos que le pénétrant Proust par lui-même que vient de publier Claude Mauriac dans l'excellente collection des *Écrivains de Tournes* (1) nommât une biographie plus nuancée. Peut-être pêche-t-il par excès de discrétion. Cela dit, la présentation de cette collection, et en particulier son abondante documentation photographique, conventionnellement admirablement à Proust. La *Recherche du temps perdu*, cette oeuvre impossible à illustrer — bien qu'on l'ait parfois tenté, — se laisse tout naturellement commenter par les images de la vie de son auteur. Comme il est souvent feuilleté dans un album de famille, nous retrouvons le petit Marcel en promenade au Parc Monceau, à l'époque de Gilberte, ses parents, le Professeur A. Proust, important, autoritaire, sa grand-mère et sa mère qui se devaient jouer dans sa vie et son oeuvre un rôle décisif et donner à cet enfant fragile et trop tendre la nostalgie du passé, souffrance de sa vie et substance de son oeuvre. Nous voyons l'adolescent mondain et séducteur qu'évoque parfois la *Recherche du temps perdu*; nous retrouvons surtout, avec émotion, les décors familiers de Combray — le bourg d'Illiers, aux confins de la Beauce, où Marcel Proust allait passer ses vacances chez ses grands-parents Proust. Voici la place de Combray, la haie d'aubépines, les clochers de Martinville : nous en connaissons enfin l'image, après avoir longtemps rêvé devant leur évocation littéraire.

Claude Mauriac a fondu en une seule les deux parties distinguées par la plupart des au-

teurs de cette collection, — une présentation suivie d'un ensemble de textes choisis. C'est tout au long de son étude qu'il insère de façon continue les textes les plus célèbres ou les plus révélateurs de son génie romanesque. Ce plan était assurément le plus approprié à son objet : chez un écrivain qui associe aussi étroitement sa vie à son oeuvre, et dont l'existence est justement tout entière absorbée par l'oeuvre, comment distinguer le récit biographique, la méditation critique et les textes qui les soutiennent ?

Dans le choix de ces textes, Claude Mauriac a pris le parti, très heureux, me semble-t-il, de donner une grande place à des extraits de *Jean Santeuil*, l'oeuvre de jeunesse de Proust publiée seulement l'année dernière, et qui constitue une sorte d'ébauche, — imparfaite, mais plus « rocheuse » la réalité vécue, — de la « Recherche du temps perdu ». La juxtaposition des textes de *Santeuil* et de l'oeuvre définitive éclaira à la fois le progrès de l'écriture proustienne, la décentration littéraire des événements vécus, et en un mot la constitution d'une personnalité littéraire, à mi-chemin de l'existence empirique et de l'existence rêvée, plus vraie sans doute que l'une et l'autre pour un écrivain authentique. « C'est ainsi, observe Claude Mauriac, que l'adolescent et le séducteur, qui évoque parfois la *Recherche du temps perdu*; nous retrouvons surtout, avec émotion, les décors familiers de Combray — le bourg d'Illiers, aux confins de la Beauce, où Marcel Proust allait passer ses vacances chez ses grands-parents Proust. Voici la place de Combray, la haie d'aubépines, les clochers de Martinville : nous en connaissons enfin l'image, après avoir longtemps rêvé devant leur évocation littéraire.

Claude Mauriac a fondu en une seule les deux parties distinguées par la plupart des au-

teurs de cette collection, — une présentation suivie d'un ensemble de textes choisis. C'est tout au long de son étude qu'il insère de façon continue les textes les plus célèbres ou les plus révélateurs de son génie romanesque. Ce plan était assurément le plus approprié à son objet : chez un écrivain qui associe aussi étroitement sa vie à son oeuvre, et dont l'existence est justement tout entière absorbée par l'oeuvre, comment distinguer le récit biographique, la méditation critique et les textes qui les soutiennent ?

Dans le choix de ces textes, Claude Mauriac a pris le parti, très heureux, me semble-t-il, de donner une grande place à des extraits de *Jean Santeuil*, l'oeuvre de jeunesse de Proust publiée seulement l'année dernière, et qui constitue une sorte d'ébauche, — imparfaite, mais plus « rocheuse » la réalité vécue, — de la « Recherche du temps perdu ». La juxtaposition des textes de *Santeuil* et de l'oeuvre définitive éclaira à la fois le progrès de l'écriture proustienne, la décentration littéraire des événements vécus, et en un mot la constitution d'une personnalité littéraire, à mi-chemin de l'existence empirique et de l'existence rêvée, plus vraie sans doute que l'une et l'autre pour un écrivain authentique. « C'est ainsi, observe Claude Mauriac, que l'adolescent et le séducteur, qui évoque parfois la *Recherche du temps perdu*; nous retrouvons surtout, avec émotion, les décors familiers de Combray — le bourg d'Illiers, aux confins de la Beauce, où Marcel Proust allait passer ses vacances chez ses grands-parents Proust. Voici la place de Combray, la haie d'aubépines, les clochers de Martinville : nous en connaissons enfin l'image, après avoir longtemps rêvé devant leur évocation littéraire.

Claude Mauriac a fondu en une seule les deux parties distinguées par la plupart des au-

teurs de cette collection, — une présentation suivie d'un ensemble de textes choisis. C'est tout au long de son étude qu'il insère de façon continue les textes les plus célèbres ou les plus révélateurs de son génie romanesque. Ce plan était assurément le plus approprié à son objet : chez un écrivain qui associe aussi étroitement sa vie à son oeuvre, et dont l'existence est justement tout entière absorbée par l'oeuvre, comment distinguer le récit biographique, la méditation critique et les textes qui les soutiennent ?

Dans le choix de ces textes, Claude Mauriac a pris le parti, très heureux, me semble-t-il, de donner une grande place à des extraits de *Jean Santeuil*, l'oeuvre de jeunesse de Proust publiée seulement l'année dernière, et qui constitue une sorte d'ébauche, — imparfaite, mais plus « rocheuse » la réalité vécue, — de la « Recherche du temps perdu ». La juxtaposition des textes de *Santeuil* et de l'oeuvre définitive éclaira à la fois le progrès de l'écriture proustienne, la décentration littéraire des événements vécus, et en un mot la constitution d'une personnalité littéraire, à mi-chemin de l'existence empirique et de l'existence rêvée, plus vraie sans doute que l'une et l'autre pour un écrivain authentique. « C'est ainsi, observe Claude Mauriac, que l'adolescent et le séducteur, qui évoque parfois la *Recherche du temps perdu*; nous retrouvons surtout, avec émotion, les décors familiers de Combray — le bourg d'Illiers, aux confins de la Beauce, où Marcel Proust allait passer ses vacances chez ses grands-parents Proust. Voici la place de Combray, la haie d'aubépines, les clochers de Martinville : nous en connaissons enfin l'image, après avoir longtemps rêvé devant leur évocation littéraire.

Claude Mauriac a fondu en une seule les deux parties distinguées par la plupart des au-



Robert Choquette

Le rayon des poètes

Il est bien étonnant, au lendemain de la mort de Paul Eluard, de voir paraître le deuxième volume de « Poésie ininterrompue » (1). Quel terrible paradoxe que ce titre... Trois grands poètes ont en effet composé le recueil : Ailleurs, ici, partout, Blason dédoré de mes rêves et Le Château des Pauvres, trois grands poèmes dans lesquels Eluard cherche et trouve un langage à la mesure de la connaissance que nous avons de ce poète et de sa poésie. On ne peut pas s'empêcher de penser à Hugo, à Vigny, à tous ceux qui ont fait résonner l'airain de la pensée sous les coups de gong du coeur. Mais Eluard sait toujours briser, toujours élargir, toujours quasi-automatique de péloquence et redonner la primauté à la sensation, à l'image; frolet-il le didactique, le pompeux, il se redresse toujours d'un vaste coup d'aile qui le réinstalle au plafond lyrique sans qu'il ait pour autant quitté les soucis, les espoirs et « les actes des hommes ».

Avec le concours des Amis de Jo Bouquett, paraît un autre livre posthume dont l'auteur fut, lui aussi, un très grand poète. Nous ne le connaissons pas, mais un recueil de poèmes (2) : c'est — comme la plupart des livres de Bouquett — une sorte de monologue révé, avec des pauses « réalistes » (l'attaque du Mont Kemsure) et des digressions morales, philosophiques et poétiques d'une grande et noble beauté. Héritier des troubadours, surréaliste « en action », Bouquett était en outre un stylistique et un rhétoricien de haute volée. Son oeuvre ondoyante et diverse restera comme l'un des témoignages les plus remarquables de cette vie-en-poésie dont sa génération avait tenté la gageure.

Egalement posthumes sont les « Poèmes de Morven le Gaëlle » de Max Jacob (3), mais on en connaissait beaucoup, que ce qui contient la demeure fatiguée...

Ses compagnons de lutte, non pour protéger la femme coupable, mais pour le protéger, lui, le poète, ont été et sont encore sans risque à faire disparaître les lettres. Paule s'est déjà résignée et, la tornade apaisée, Bissière éprouve soudain d'indomptable confiance, la main dans la main de sa femme, ayant remporté, par son mérite, une victoire dont il s'enorgueillit justement — et une autre, qu'il ignore jusqu'au bout.

Huguette GODIN

l'auteur avait éparpillés dans les revues, s'amusant à parodier le parler, la diction, la simplicité savoureuse de ses compatriotes bretons. Ces poèmes aigres, spirituels, émuants, à la fois rugueux comme des calvaires et ouvragés comme de la dentelle, ne sauraient être relégués dans le coin mineur de l'oeuvre de Max Jacob qui s'y est mis tout entier, avec sa ruse et sa naïveté non feinte, et ce côté feuilleté, burlesque que l'on aimait tant chez lui :

« J'ai le triste pressentiment
Disait Darie, la Vierge Mère;
Ne vas pas en ville, mon
Enfant,
Pas ce soir si tu veux me
[Plaire... »

Les « Lettres à une musicienne », préfacées et traduites par Arnel Guerne (4) et « Une image de Rilke », par Mme Lou Albert-Lasard (5) ajoutent à la connaissance que nous avons d'un autre grand poète dont le sillage ne fait que s'élargir, bien qu'il nous ait quittés depuis plus d'un quart de siècle. Arnel Guerne a-t-il raison de considérer les « Lettres de Rilke » comme le « message essentiel » de Rilke ? Mme Lou Albert-Lasard traite-elle judicieusement Rilke d'« aventurier de l'âme » à l'époque où elle partageait sa vie ? Voilà le genre de questions que ces deux livres nous amènent à nous poser, au delà de la « petite histoire » d'un homme de génie.

Jean ROUSSELOT

(1) Gallimard, 44, Paris.
(2) Au Cerle du Livre, Gallimard, 44, Paris.
(3) Editions Pléiade.
(4) Editions Pléiade.
(5) Mercure de France

Trois romans nouveaux

Pierre BRISSON : « Sycora », N.R.F. (Gallimard, 44, Paris).
QUELLE singulière et frappante peinture de caractère nous donne ici le directeur du « Figaro » ! « Sycora », la sorcière rêvée, horrifique et séductrice, évoque parfois la Recherche du temps perdu; nous retrouvons surtout, avec émotion, les décors familiers de Combray — le bourg d'Illiers, aux confins de la Beauce, où Marcel Proust allait passer ses vacances chez ses grands-parents Proust. Voici la place de Combray, la haie d'aubépines, les clochers de Martinville : nous en connaissons enfin l'image, après avoir longtemps rêvé devant leur évocation littéraire.

Claude Mauriac a fondu en une seule les deux parties distinguées par la plupart des au-

« Beau et pâle », Stanislas Monesties, modeste épique de lycée, donne des leçons particulières et, élève de l'École des Langues Orientales, enseigne notamment le persan à la ravissante Mlle Brigitte Holzer, riche jeune Suisse. Mais voilà qu'il apprend que son père, jadis employé au consulat français d'Espagne, et qui est mort, a laissé des terrains, qui se révèlent pétroliers, dans l'état d'Asterabad. C'est la fortune, et Stanislas, qui rêve d'épouser son exquise élève, peut alors se consacrer à sa passion, et tombe dans les mains de financiers qui, eux, ne rêvent que de le dépouiller. La fille de l'un d'eux, Stanislas, se protège, non sans rêver quelque peu, elle aussi. Elle pourra d'autant mieux exercer sa mission qu'elle se donne, que Stanislas part pour Asterabad afin de se défendre sur place. Nous avions déjà Brigitte Holzer, nous avons Mlle Valentine Van Brook, et voici que là-bas il y a une sultane, Zénire qui en remontrant, tant pour sa beauté que pour le sens politique, à toutes les sultanes de Mille et de Nuits. Brochant sur le tout, il y a une certaine princesse Atalide, mystérieuse et jointaine, qui tient dans sa main pareille à la fleur bleue le fils de l'intrigue, et qui réserve au jeune Stanislas une surprise de belle figure. Nous ne ferons pas au lecteur le plaisir de la lui révéler, cette surprise, ni de lui dévoiler les cent détours au bout desquels Stanislas reviendra à Paris, riche de souvenirs autant que de biens, mais ne sachant pas encore si Mlle Brigitte, un jour, enfin, sera sienne...

Ajoutons pour les amateurs de poésie orientale qu'ils trouveront dans « La Toison d'Or » (éd. J. M. Michel, Paris) bien des citations, odorantes de roses, bruisantes de rossignols et de fontaines, empruntées à Hafiz et à Saad...

Jean MARTEL, « Tornade ». (André Masrel, éditeur, Paris)
NE d'une vieille famille provençale... à Shanghai, reçu en 1914 second au concours de

« Beau et pâle », Stanislas Monesties, modeste épique de lycée, donne des leçons particulières et, élève de l'École des Langues Orientales, enseigne notamment le persan à la ravissante Mlle Brigitte Holzer, riche jeune Suisse. Mais voilà qu'il apprend que son père, jadis employé au consulat français d'Espagne, et qui est mort, a laissé des terrains, qui se révèlent pétroliers, dans l'état d'Asterabad. C'est la fortune, et Stanislas, qui rêve d'épouser son exquise élève, peut alors se consacrer à sa passion, et tombe dans les mains de financiers qui, eux, ne rêvent que de le dépouiller. La fille de l'un d'eux, Stanislas, se protège, non sans rêver quelque peu, elle aussi. Elle pourra d'autant mieux exercer sa mission qu'elle se donne, que Stanislas part pour Asterabad afin de se défendre sur place. Nous avions déjà Brigitte Holzer, nous avons Mlle Valentine Van Brook, et voici que là-bas il y a une sultane, Zénire qui en remontrant, tant pour sa beauté que pour le sens politique, à toutes les sultanes de Mille et de Nuits. Brochant sur le tout, il y a une certaine princesse Atalide, mystérieuse et jointaine, qui tient dans sa main pareille à la fleur bleue le fils de l'intrigue, et qui réserve au jeune Stanislas une surprise de belle figure. Nous ne ferons pas au lecteur le plaisir de la lui révéler, cette surprise, ni de lui dévoiler les cent détours au bout desquels Stanislas reviendra à Paris, riche de souvenirs autant que de biens, mais ne sachant pas encore si Mlle Brigitte, un jour, enfin, sera sienne...

Ajoutons pour les amateurs de poésie orientale qu'ils trouveront dans « La Toison d'Or » (éd. J. M. Michel, Paris) bien des citations, odorantes de roses, bruisantes de rossignols et de fontaines, empruntées à Hafiz et à Saad...

Jean MARTEL, « Tornade ». (André Masrel, éditeur, Paris)
NE d'une vieille famille provençale... à Shanghai, reçu en 1914 second au concours de

« Beau et pâle », Stanislas Monesties, modeste épique de lycée, donne des leçons particulières et, élève de l'École des Langues Orientales, enseigne notamment le persan à la ravissante Mlle Brigitte Holzer, riche jeune Suisse. Mais voilà qu'il apprend que son père, jadis employé au consulat français d'Espagne, et qui est mort, a laissé des terrains, qui se révèlent pétroliers, dans l'état d'Asterabad. C'est la fortune, et Stanislas, qui rêve d'épouser son exquise élève, peut alors se consacrer à sa passion, et tombe dans les mains de financiers qui, eux, ne rêvent que de le dépouiller. La fille de l'un d'eux, Stanislas, se protège, non sans rêver quelque peu, elle aussi. Elle pourra d'autant mieux exercer sa mission qu'elle se donne, que Stanislas part pour Asterabad afin de se défendre sur place. Nous avions déjà Brigitte Holzer, nous avons Mlle Valentine Van Brook, et voici que là-bas il y a une sultane, Zénire qui en remontrant, tant pour sa beauté que pour le sens politique, à toutes les sultanes de Mille et de Nuits. Brochant sur le tout, il y a une certaine princesse Atalide, mystérieuse et jointaine, qui tient dans sa main pareille à la fleur bleue le fils de l'intrigue, et qui réserve au jeune Stanislas une surprise de belle figure. Nous ne ferons pas au lecteur le plaisir de la lui révéler, cette surprise, ni de lui dévoiler les cent détours au bout desquels Stanislas reviendra à Paris, riche de souvenirs autant que de biens, mais ne sachant pas encore si Mlle Brigitte, un jour, enfin, sera sienne...

Ajoutons pour les amateurs de poésie orientale qu'ils trouveront dans « La Toison d'Or » (éd. J. M. Michel, Paris) bien des citations, odorantes de roses, bruisantes de rossignols et de fontaines, empruntées à Hafiz et à Saad...

Jean MARTEL, « Tornade ». (André Masrel, éditeur, Paris)
NE d'une vieille famille provençale... à Shanghai, reçu en 1914 second au concours de



Jacques Normand avait envie de rire Saint-Germain-des-Prés

L'épopée du match 1

"Pour nous, la vitesse de l'Avion n'estime plus en milieu l'Avion, mais en match... Et match 1, c'est la vitesse du match!"

CEST un vieux rêve. Rêve sportif, comme le mille en quatre minutes des coureurs. Rêve à la Jules Verne aussi: une fois rejoint, puis dépassé le son, n'y aura-t-il plus qu'à rattraper la lumière? Et quels horizons l'immense gamme des vitesses supersoniques nous ouvrira-t-elle?

"(La — dit Ralph Richardson, en désignant le ciel bourré d'étoiles — là se trouvent réunis le passé et l'avenir.)"

Rêve précis et froid, enfin, réalisé mathématiquement, puce à puce, de fraction de match en fraction de match, par des hommes qui, le compas et les bleus en main, s'attaquent aux barrières de la nature.

Visionnaire, technicien, aventurier: tous trois sont présents, je suppose, dans le visage de l'homme envahit un domaine qui lui était fermé. Ils ont sans doute présidé à la conquête du feu, à l'invention de la roue; ou du découver, entassés dans un même personnage, chez Palissy, Papin, Ford, les frères Wright...

Les revocet, séparément, dans *Breaking the Sound Barrier*.

Ce très beau film est anglais, comme il se doit. C'est en Grande-Bretagne que les jets ont été domptés, mis au point. Les laboratoires, les usines et les pilotes y ont, parait-il, au moins quelques années d'avance sur leurs plus proches concurrents. La "Comète" vertigineuse pour laquelle Londres-Johannesburg est une envolée suburbaine, et la légendaire randonnée du Cap au Caire, une étape insignifiante, est une merveille made-in-Britain. Permis par le réacteur, les allures soniques et supersoniques sont des victoires britanniques; elles procèdent de l'après-guerre le plus grand de la RAF, compense un peu l'effritement de l'empire, un peu l'effritement du moral. Divers éléments remontent le moral. Divers éléments sans Indes et Lawrence sans Arabie y trouvent à s'employer...

"(Les Américains sont également sur la voie, déclare l'industriel au pilote d'essai. Ils nous talonnent.)"

Pilotes, dessinateurs, et comme un général implacable dirigeant une bataille, l'industriel qui les jette sans compter à l'assaut de match 1 — voilà les héros de l'épopée. Près d'eux, Andromaque éplorée, les femmes qui se lamentent, leurs petits dans les bras.

"(Qu'est-ce que ça peut bien nous donner, gémit-elle, d'aller plus vite que le son?)"

Hollywood a récemment tenté un film dans cette veine: *Above and Beyond*. C'était l'histoire du pilote qui "livra" naguère la première bombe atomique à Hiroshima. On y avait également introduit la femme, les enfants, la parenté; mais ils n'arrivaient qu'à faire nombre, et leur pâlour s'éclipsait devant la présence infernale de l'engin.

Ici, au contraire, la machine est fermement mise au point. C'est le drame, non pas le documentaire, qui occupe l'écran. Quelques solides personnages, dessinés avec cette admirable économie dont les bons films américains nous font assés tant de modèles. Achillés, héros, sont parfaitement réussis, deux aviateurs (Nigel Patrick et John Justin), celui qui se casse la figure sur la barrière et l'autre qui la franchit: grands et minces, dynamiques enthousiastes, maîtres de l'understanding. Un rôle féminin qu'Ann Todd, sans appuyer, rend très émouvant. Et au-dessus, dans son Alypme, le grand patron qui les mène et les sacrifie: Ralph Richardson. Un dieu humain et poignant, dans un Olympus tout obscur par des nuages de doute et d'angoisse. Ce personnage du pionnier industriel, du capitaliste visionnaire, est un lieu commun du cinéma et, d'ordinaire, il est assez mal fichu pour vous dégoûter de la libre entreprise. Avec sa face de granit et sa sobriété volcanique, Richardson en fait une créature poignante, inoubliable.

Vient ensuite les grandes scènes vibrantes, les sonneries d'effets sans pareils, les plongées effrayables vers le match qui tue — l'appareil brisé qui envole son pilote dans un cirque lunaire; et le spectacle inhumain, comme un océan figé, du ciel à 40.000 pieds d'altitude.

Ce sera merveilleux, mais pas un seul instant on n'y perdra de vue l'homme qui est aux commandes ni les autres qui, en bas, haletants, écoutent et attendent.

C'est ainsi que le climat du film se va; alors, tout seul, il éclate de rire, puis, les nerfs claqués, s'effondre et passe du rire aux larmes hystériques. Minute qui se déroule, d'un pas souverain, à un cheveu du ridicule. Un grand film.

René LEVESQUE

rente au chansonnier parisien, où l'on peut dire à peu près n'importe quoi à la faveur d'une intimité autorisant toutes les impudences, toutes les plaisanteries, toutes les "sacheries". Le sens du ridicule l'humour ont enfin trouvé refuge dans un coin de la ville.



Colette Bonheur

Mais voici que deux imitateurs loufoques — les Pinsons, — qui s'emploient avec fiabilité à reproduire les élocutions des vachers du Texas, viennent d'arriver. A Paris, où ne vont jamais les cow-boys, il doit être amusant de les caricaturer, surtout si l'on a recours aux très anciennes méthodes qu'Abbott et Costello n'ont même plus employées. Les Pinsons, donc, n'amusent que dans la mesure où leurs plaisanteries tombent dans la facilité pour public encore plus facile. Or, ce n'est pas pré-



Jeanne Maubourg

"JE ne viens pas ici retracer la magnifique carrière de Jeanne Maubourg, la reine et le journal vous ont dit ou vous diront tout cela mieux que je ne saurais le faire. L'hommage que je rends ici au nom de tous ceux qui prennent part au programme "Métropole" s'adresse à la merveilleuse artiste qui interrompt pendant près de quinze ans le personnage de Joséphine Veider appelée à devenir Joséphine de Bienville, un personnage que nous avions créé ensemble au cours d'affectueux entretiens.

C'est depuis l'automne, que la malade avait tenu cette splendide entrée loin de nos studios, mais nous espérons l'y revoir: son énergie était si grande, vraiment extraordinaire! Maubourg n'est plus, mais nous de "Métropole", nous continuons de la voir à nos côtés, dans ce studio d'où je vous parle et où, tant de fois, nous avons eu recours à sa grande expérience du théâtre. Jeanne Maubourg n'est plus, mais, d'ici quelque temps, nous supposons que Mme de Bienville continue d'exister, — de cette façon lointaine dont elle existait depuis l'automne.

Le respect que nous devons à la mémoire de Jeanne Maubourg ne retient de copier d'après la réalité. Je préfère — comme vous, chers auditeurs, — nous donner l'illusion que nous gardons Maubourg avec nous encore un peu plus longtemps.

Robert CHOQUETTE
(Texte lu à Radio-Canada)

humains véritablement évolués. Les huiles de 1951 (qui font partie de la présente exposition) me plaisent moins (sauf "Causse noïres"), à cause du désarroi moral qu'elles me révélaient.

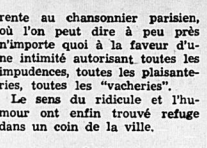
En 1952, le Bonheur est comme retenu de copier d'après la réalité. Je préfère — comme vous, chers auditeurs, — nous donner l'illusion que nous gardons Maubourg avec nous encore un peu plus longtemps.

On ne peut pas tout nommer. Les objets, anonymes ici, sont presque tous d'une conscience allègre et souple.

Personnellement, j'ai moins d'amitié pour "Châteaux de la Loire" (d'une extrême précision peut-être appartenant à la géographie), "La Jasse à Bernard", "Palavas".

Du reste, je sais définitivement qu'en principe un peintre adulte n'exhibe jamais ce qu'il croit faire.

Claude GAUVREAU



Les Pinsons

ont su se maintenir au niveau de l'esprit. Dans leur pays, c'est encore, sauf erreur, la meilleure condition du succès. Bref, les Pinsons déçoivent. Et le public les déçoit parce qu'ils n'en ont pas l'habitude. Inutile de leur donner... C'est un apprentissage dont Jacques Normand pourra leur parler à loisir.

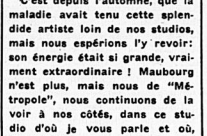
Le reste que Léo Ferré est attendu ces jours-ci. A moins qu'il ne soit déjà ici à l'heure



Noël Guyves

pas l'habitude. Inutile de leur donner... C'est un apprentissage dont Jacques Normand pourra leur parler à loisir.

Le reste que Léo Ferré est attendu ces jours-ci. A moins qu'il ne soit déjà ici à l'heure



Raymond Lévesque

ou ces lignes sont lues. De lui, nous connaissons sur disque son admirable Ile St-Louis. On pourra donc continuer de fréquenter St-Germain-des-Prés cet été.

M. R.



Les Pinsons

Je songe à l'angoisse des Viennois devant leur maison d'opéra détruite. Ils sont temporairement logés dans un petit théâtre, avec l'assurance ferme qu'on rebâtit le grand. Pensez à Berlioz allant au théâtre parmi les décombres... Pensez à l'anxiété des Milanais devant La Scala en ruines. Je revis cette photographie publiée dans une revue française, image dramatique, sur laquelle on voyait Toscanini, l'oeil vil, l'expression sérieuse, entrant dans la salle rénovée de La Scala, et pendant un silence qui dut être poignant, claquant les doigts pour juger de la fidélité de son acoustique.

Et Florence en larmes devant son Teatro Comunale dévasté! Un Florentin m'a décrit le désarroi de ses concitoyens en face des ravages de la guerre. Est-ce à l'honneur de cette plus belle ville de l'Italie d'avoir songé à reconstruire le Teatro Comunale, sa maison d'opéra, avant son Hôtel de Ville? Je dirais oui, mais hélas! tous ne peuvent être de cet avis. Tant de choses sont plus importantes que la musique, hélas! trois fois hélas! à Montréal.



Noël Guyves

pas l'habitude. Inutile de leur donner... C'est un apprentissage dont Jacques Normand pourra leur parler à loisir.

Le reste que Léo Ferré est attendu ces jours-ci. A moins qu'il ne soit déjà ici à l'heure



Raymond Lévesque

ou ces lignes sont lues. De lui, nous connaissons sur disque son admirable Ile St-Louis. On pourra donc continuer de fréquenter St-Germain-des-Prés cet été.

M. R.



MUSIQUE

Salle de concert?

L'É premier souci de l'Europe, au lendemain d'une guerre désastreuse, aura été celui de reprendre le cours d'une vie normale. Il fallait assurer la subsistance corporelle; on l'assura sans perdre jamais de vue les exigences de l'esprit. En même temps que la vie physique, l'intellectuelle et l'artistique reprirent. Je tiens de bonne source: on s'appliqua littéralement à nourrir l'esprit en même temps que le corps. Au fur et à mesure que ressuscitaient les bougeries, les boulangeries, se mettaient également en branle les mouvements qui animent les théâtres lyriques, les salles de concert.

Je songe à l'angoisse des Viennois devant leur maison d'opéra détruite. Ils sont temporairement logés dans un petit théâtre, avec l'assurance ferme qu'on rebâtit le grand. Pensez à Berlioz allant au théâtre parmi les décombres... Pensez à l'anxiété des Milanais devant La Scala en ruines. Je revis cette photographie publiée dans une revue française, image dramatique, sur laquelle on voyait Toscanini, l'oeil vil, l'expression sérieuse, entrant dans la salle rénovée de La Scala, et pendant un silence qui dut être poignant, claquant les doigts pour juger de la fidélité de son acoustique.

Et Florence en larmes devant son Teatro Comunale dévasté! Un Florentin m'a décrit le désarroi de ses concitoyens en face des ravages de la guerre. Est-ce à l'honneur de cette plus belle ville de l'Italie d'avoir songé à reconstruire le Teatro Comunale, sa maison d'opéra, avant son Hôtel de Ville? Je dirais oui, mais hélas! tous ne peuvent être de cet avis. Tant de choses sont plus importantes que la musique, hélas! trois fois hélas! à Montréal.

À Montréal? On ne se tromperait pas en affirmant que tout est à peu près plus important que la musique et le théâtre, à Montréal. Le cinéma, d'une part, habite mille temples où s'entassent chaque jour des milliers d'adorateurs. On en construit un neuf tous les jours. Mais la musique, mais le théâtre? Visiteurs tolérés plutôt qu'accueillis avec un enthousiasme délirant (comme ils devraient l'être), ces dieux de l'Europe s'adorent, ici, en passant, lorsque l'occasion se présente. On n'a pas une église de la musique à Montréal, pas un temple du théâtre convenable et digne de ce nom. Les amateurs de musique et d'art dramatique ont beau protester — ils le font depuis le début du siècle — pour faire. On prête une oreille

Paul ROUSSEL

Les Beaux-Arts

Fernand Leduc

La maîtrise de soi

QUY a-t-il de plus reconfortant que voir un être humain accéder à la maîtrise de soi?

Deux années se sont écoulées depuis l'exposition de Fernand Leduc au Cercle Universitaire de Montréal. A cette époque-là, Leduc, dépaysé dans son pays d'origine, à la suite d'un long séjour en France, n'était pas parvenu à faire la paix autour de lui.

En 1951, Leduc, malgré l'importante qualité de ses tableaux, avait déçu et choqué plusieurs de ses amis. De plus, le peintre n'avait engendré qu'une imparfaite confiance chez les collectionneurs en vue; car ceux-ci, en dépit d'une forte sympathie manifestée, n'avaient pas acquis de ses oeuvres.

Le vrai dire, le passage au Canada de Fernand Leduc pouvait lui apparaître, alors, comme un échec...

En 1953, tout gêne est abolie. La magnifique exposition — qui tient à son domicile, 354 rue Notre-Dame, St-Joseph, jusqu'au 26 mai prochain — est un témoignage de la maîtrise de soi et de la sérénité.

Naturellement, la généreuse

TÉLÉVISION

"Ondine" de Giraudoux

C'EST à C.B.F.T. que revient l'honneur, le 6 juin prochain, de réaliser pour la première fois en télévision cette oeuvre remarquable qu'est "ONDINE" de Jean Giraudoux. Voici une preuve éclatante de la vitalité et de l'essor de la télévision canadienne.

A ce sujet, il est nécessaire de souligner les gigantesques efforts et le travail acharné qu'ont déjà déployés et que déploient les artisans de ce spectacle en une heure 30 (vendredi, 5 juin, 9h 30 à 11 h. p.m.). Il y a Giraudoux, certes, mais l'oeuvre intégrale si brillamment interprétée à Paris par Louis Jouvet et Madeleine Ozery, le déploiement des quarante-trois acteurs qu'elle nécessitait n'était pas chose réalisable dans un studio de télévision selon les conceptions et la technique présentes. Il fallait donc avant tout une adaptation totale pour les caméras. Mais il fallait restituer à Giraudoux, extraire la substance essentielle sans altérer le texte et l'esprit créateur du grand maître français.

Marcelle Bazza en présentant sa transposition avec treize acteurs, a pleinement réalisé le tour de force.

"ONDINE", c'est une fiction reprise d'une vieille légende allemande au merveilleux un peu rude. Jean Giraudoux, avec son prestigieux talent, y fait couler la grâce, la subtilité, la tendre ironie et la poésie.

Une de ces créations des eaux, ayant regardé le monde à travers les ondes d'un lac et l'ayant trouvé merveilleux, a voulu vivre parmi les hommes et les femmes et elle a échoué dans la cabane de modestes pêcheurs. Nous l'y retrouvons au premier tableau à l'âge de 15 ans. Elle est divine, tendre, et douce, et pure, douée d'une grâce surnaturelle et elle ne manque pas d'épouvanter ses parents adoptifs en transformant en or des assiettes d'étain ou en marchant sur les eaux du lac...

Et puis, un soir, un homme fait irruption dans la misérable cabane. C'est comme est un chevalier paré des plus belles qualités de la création. Ondine va l'aimer éperdument et cet amour trop grand, cet amour qui dépasse la mesure de l'homme, c'est l'histoire d'Ondine. La fiction germanique est devenue très humaine. La présence active, certes, du monde des ondins lui confère tout un caractère féérique, mais le drame éternel de la femme trompée est là pour donner à la gravité au sujet, pour créer une intrigue angossée.

Et pourtant... tout demeure infiniment bien dosé, les divers caractères dramatiques, comiques, féériques, fantastiques s'entremêlent avec un art parfait, celui de Giraudoux, pour qui la

INTERIM

Trois années de captivité en Corée (II)

LES PREMIERS CAMPS

Lutter contre la faim, le désespoir et les moustiques

J'AVAIS été arrêté le 9 juillet. Ce fut le 14 que le personnel du Consulat de France et moi-même fûmes déportés. Un vieux autobus était venu nous prendre la veille au Ministère de l'Intérieur où nous étions détenus. La nuit tombait. Dans la gare de Séoul bombardée, un train fumait le long du quai. La rame ne comportait qu'un seul wagon de passagers, réservé aux blessés Nord-Coréens. Des wagons de marchandises le composaient : c'était un matériel vieux et fatigué. En tête, la locomotive paraissait d'avance assoufflée. On allait lui donner vingt-quatre heures pour reprendre haleine, et nous devions le passer assis sur de la toile de paille tassée, posée à même le plancher du wagon.

dont la lueur vacillante accentuait les traits tirés, les mines creusées des 55 prisonniers entassés là. Pas d'autre meuble qu'un unique lit de camp où traînait notre ange gardien, le lieutenant Kim le Puant. Deux policiers, la mitraillette au bras, gardaient les entrées. L'un d'eux me confia qu'il venait d'être libéré des prisons de Séoul et qu'on l'avait affublé d'un uniforme et d'un grade qu'il ne connaissait pas. Nous étions huit étrangers. Les Coréens, accroupis, se balançaient de droite

notre embarquement, se faire emmener sous bonne garde à sa résidence d'où il avait ramené un très léger bagage et quelques bouteilles. Nous les hûmes. Notre moral s'en trouva singulièrement raffermi. Nous commençâmes alors, pour tuer le temps, une partie de belote. Elle durait encore si nous n'avions été libérés il y a quinze jours. Elle fut pourtant des départs malheureux : par deux fois, un raid américain vint l'interrompre. Tandis que les avions mitrail-

mes oreilles. Dès qu'ils étaient sur la sellette, les déportés ne se tenaient plus de joie : ils étaient pleins de cette passion du discours si typiquement coréen. Ils décrivaient leurs activités "criminelles". Ils en ajoutaient pour que leur récit ne fût pas inférieur à celui du voisin. Ils s'entendaient complaisamment sur leur prétendu repentir. Ils s'amusaient.

Il n'y eut que deux exceptions : la première une femme, la seule femme de notre convoi, que l'on déportait parce qu'elle avait appartenu au ministère de l'Intérieur de Syngman Rhee; la seconde, un homme d'une quarantaine d'années, le seul qui portait des menottes. La femme déclara sèchement qu'elle pensait avoir travaillé pour le bien du peuple coréen, et se refusa à tout acte de contrition. Ni les messages de Kim, ni les regards suppliants de ses compagnons ne la firent changer d'attitude. L'homme ne déserrait pas les lèvres. Il geignait en regardant misérablement ses gardiens. Il se savait destiné à comparaître devant un tribunal populaire à Pyongyang, et condamné d'avance.

Il y avait dans notre wagon deux prisonniers japonais. On avait enlevé ses lunettes à l'un d'eux, un certain Hatta, et Kim en faisait son souffre-douleur, le dénigrant avec violence à la diabolique population communiste capitaliste et exploitateur du prolétariat. Il avait été, à Séoul, le représentant d'une compagnie nipponne exportatrice de riz. Accroupi au milieu du wagon, il cherchait de ses petits yeux de moupe où perlaient des larmes, un peu de sympathie sur le visage de ses co-détenus.

Le 16 au matin, nous arrivâmes dans une gare. C'était Pyongyang. Il bruina. Six gardes bondirent dans notre wagon, nous menacèrent de leurs mitraillettes et nous ordonnèrent de bouger et de parler. Nous étions toujours accroupis : les règlements policiers nord-coréens veulent, en effet, que les prisonniers s'accroupissent automatiquement même dans la boue ou dans l'eau. Dès qu'on leur donne de s'arrêter, afin qu'ils ne puissent pas attaquer leurs géoliers.

On nous emmena quelques heures plus tard en camionnette militaire de fabrication américaine au ministère de l'Intérieur, un pâté de vilains édifices de brique que les bombes alliées devaient raser un an plus tard. (Le N.K.V.D. coréen devait alors s'installer quelques centaines de mètres plus loin, à l'Institut de Médecine. Il s'y trouvait encore lorsque je quittai Pyongyang pour rejoindre notre camp sur le Yalu, le 10 juillet 1952).

Nous trouvâmes, en effet, que tout était arrangé, comme nous l'avait promis le général-coolie : un officier supérieur, le "Pan-



Pan - Mun - Jom

par Maurice Chanteloup

Le prix Albert Londres 1953, destiné à récompenser le meilleur reportage de l'année, a été décerné à Maurice Chanteloup, correspondant de l'AFP pour son reportage sur la Corée.

Ce prix, donné en mémoire du grand reporter disparu dans le naufrage du Georges Philippot a été décerné pour la première fois en 1932. Le lauréat est lui-même Chanteloup. Depuis, il a couronné l'œuvre de grands reporters et les deux derniers à qui il a été octroyé, sont Henri de Turansky en 1951, et Georges Menant en 1952.

Le jury est composé de journalistes reporters de grand renom dont Francis Ambrière, Pierre Brisson, James de Coetlog, Edouard Halsey, Joseph Kessel, Henri de Korob, Louis Martin-Chauffier.

Maurice Chanteloup qui s'est vu décerner le prix Albert Londres 1953 pour son reportage sur la Corée, est né à Fresnoy sur Sarthe le 9 septembre 1915. Licencié ès lettres, diplômé pour le Chinois et le Japonais, il a fait d'abord une carrière d'universitaire : professeur d'anglais en France puis professeur de lettres à Hanoi et enfin à l'Université de Tokio.

Maurice Chanteloup qui parle couramment l'anglais, l'allemand, le russe, le chinois, l'annamite et le japonais, est entré en 1946 au bureau de l'Agence France-Presso à Tokio où il s'est fait remarquer par ses articles et reportages étonnants d'une parfaite connaissance des problèmes qu'il traitait. Lors de l'invasion Nord-Coréenne, Maurice Chanteloup se trouvait en Corée. Il resta seul dans Séoul évacuée. Son dernier message fut téléphoné à Tokio quelques heures avant l'entrée des troupes communistes. Le 2 juillet 1950, Radio-Pyongyang annonça qu'il avait été fait prisonnier.

Libéré ainsi que trente autres internés civils français, Maurice Chanteloup est après un captivité de presque trois ans, rentré en France, qu'il n'avait pas vue depuis 14 ans, le 3 mai dernier. (AFP)

Dans les locaux du ministère de l'Intérieur, nous avions laissé les Pères français qui devaient nous rejoindre plus tard au camp. Il y avait notamment le Père Vilnot, un missionnaire de 63 ans, pour qui nous avions vainement réclamé un lit, et le Délégué Apostolique, Mgr Byrne, et son secrétaire, le Père Boath. Je n'oublierai jamais la rencontre dans les bureaux de la police du Consulat de France, Perruche, et du prêtre américain. Des gardes amenaient ce dernier, vêtu seulement d'une chemise blanche et d'un pantalon noir, tête nue. On l'avait arraché brutalement de sa maison, sans même lui permettre de s'habiller. Perruche se précipita à sa rencontre et, mettant un genou en terre, baisa l'anneau épiscopal. Ce geste rendit nos gardes furieux. Un commandant de la Sécurité s'interposa violemment en grondant des injures.

Notre wagon n'avait d'autre éclairage qu'une petite bougie

et de gauche comme autant de métronomes. De temps en temps, ils désaffectaient leurs vêtements pour s'épouiller. Nous n'allions pas tarder à faire comme eux. La chaleur, en plein été, est lourde en Corée. La sueur ruisselait sur nos visages. Nos chemises collaient à nos épaules.

On nous distribua notre ration d'orge et de sel. Nous essayâmes de dormir. L'atmosphère était étouffante, et la vermine décollait son offensive contre les diables étendus. Nous étions encore là le lendemain, anniversaire de la prise de la Bastille. Notre groupe de quatre Français put quand même célébrer la fête nationale, grâce à Perruche qui avait pu, avant

laient la gare, nos gardes, le canon de leur arme braqué sur nous, nous interdisait tout mouvement. Le général-coolie nous dit : "Notre seul objet est d'assurer votre sécurité". Ce fut dans la soirée que le train s'ébranla.

Kim le Puant, de son gré, encourageait les prisonniers à faire à tour de rôle leur confession publique. Ils n'en semblèrent aucunement gênés et retrouvèrent du coup leur bonne humeur. Se confesser, c'était se distraire : ils y allaient de bon cœur. J'ai vu par la suite maintes fois l'occasion d'assister à de semblables déballages de conscience. J'avoue que la première fois, j'eus peine à en croire mes yeux et

Invitation au voyage

Je suis allé rôder vers le port de Montréal, un peu dans l'attente que se soulevait le vent et le tède soleil d'avril. Une idée née de mes rêves peut-être ? Un soupir vers l'inconnu ? Que sais-je, et qu'importe !

Incensiblement je suis allé vers la pointe est, vers l'immensité roulement du fleuve où quelques mouettes virevoltaient, gouteuses de cargos et de transatlantiques. A mes pieds les vagues venaient rendre le souffle en régulière cadence, le cri loud d'un steamer se répétait, le fleuve devenait mer avec son lent mouvement balancé et ses acres parfums de sel et d'aiguës... Je parlais, j'étais parti.

Ce ne fut plus le rêve qui me happa, mais le souvenir, tenace, joyeux, enluminé, le souvenir qui n'est autre que le reflet d'une réalité. Je parcourais les ponts, j'allais à la salle à manger chargée de petites tables aux nappes immaculées piquées de fleurs réveuses et les joies du palais me saisisaient tout entier. C'était extraordinaire, toute cette gamme de mets et gâteries, ce vin couleur d'or, cette poésie dégage de tout ce qui m'entourait, caressés dans les moindres recoins, fluide, doucement parfumé comme

des brumes charmeses et insaisissables dans le déclin lamé d'un soir.

La longue coquille, majestueuse avec son ventre de cygne, s'en allait dans un murmure à peine chuchoté sur le Saint-Laurent. Et j'étais là, accoudé au bastingage, cherchant ma route dans la voie des étoiles. En face, dans le salon il y avait un bruissement de pas, un frisson de tissu doucement perlé, des rires joyeux, des conversations de promesses. Les amoureux s'en venaient deux à deux, avides de grand large, de couleurs et de voiles blanches, puis s'enlagaient dans le torrent vaporeux du jazz.

La nuit à bord commençait, seule, détendue comme une chatte enivré de caresses, éternellement docteur aux plaisirs des hommes qui se sentaient une âme de marin. Je n'avais plus envie de quitter le pont. Je scrutais indéfiniment les rives lointaines, là-bas, perdues dans la nuit. Tout un passé m'envahissait, de Cartier à Champlain, hissé sur les poutres, longnettes à la main, inquiète peut-être mais livrée de conquêtes et non sommeil un instant après ce nœud plus.

Tout, tout ce que le monde peut porter en son sein affluait à mes

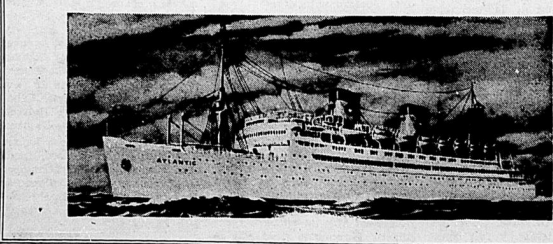
sens, mon âme transposait, mon cœur battait à se rompre et je me sentais en dehors des présents, pénétré de mirages comme le sont les enfants chercheurs d'émotions au fond des livres d'images.

Montréal, Québec, la route historique, l'immensité mouvante et au bout, perdue avec ses côtes altières. La France, sa riante et délicate intimité, ses clochers centenaires, ses côtes d'émeraude et d'argent et d'azur, c'était infini, insaisissable !

Et je me suis brutalement retrouvé sur le quai, le soleil avait déjà tiré ses voiles, j'ai regardé mes mains, mes doigts étaient crispés sur un dépliant. Oh, miracle de l'imagination fébrile ! A mes yeux, à peine évadés du rêve, apparaissait sur le papier la gracie silhouette de "L'Atlantique", ce paquebot que l'on prend à minute sur le Saint-Laurent baigné de larmes d'argent, et Baudelaire est venu balbutier à mon oreille...

Vois sur ces canaux Dormir ces vaisseaux Dont l'humour est vagabonde, C'est pour assourir Ton moindre désir Qu'ils viennent du bout du monde.

Jean LAZARE



Heureux qui, comme Ulysse...

LE XXe siècle réussira-t-il à tuer l'un des plus aimables et des divertissements de l'homme : le voyage n'est plus que rarement, aujourd'hui, cette promenade dont l'horaire nonchalant permettait à un Montaigne, à un Président de Brogues, à un Stendhal d'assourir les spécialités gourmandes des pierres, des oeuvres d'art, des coutumes et des visages humains. Quelques originaux perpétuent à notre époque cette conception jugée caduque par un trop grand nombre de leurs contemporains. Pourtant un pays comme la France demeurera secret, hors d'atteinte, pour qui ne prendra pas la peine de savourer ses cinq sens ses paysages, ses chansons, ses parlers pittoresques, ses objets d'art, ses spécialités gastronomiques, tout comme on déguste un grand Crû de Bourgogne ou d'Anjou. C'est en roulant à petite vitesse le long de ses routes ombreuses dont le tracé épouse sans tricherie tous les accidents du relief, au faite des monts comme au creux des vallées, c'est en découvrant à chaque courbe du chemin les perspectives indéfiniment changeantes du pay-

sage, c'est en causant hier avec des Alsaciens, aujourd'hui avec des Marseillais, demain avec des Normands que le visiteur saisit la complexité et les contrastes du caractère national, que, du même coup, il en surprend les contradictions et perçoit l'unité. Le visiteur apprend inattendu dans le siècle où nous sommes, mais conforme à une conception ancienne et bien française du voyage, le visiteur est particulièrement convié, depuis six ans, par une ferme nouvelle de péliciers que qui s'est développée à mesure que les Festivals de musique et d'art dramatique venaient leur prestige grandir et attiraient aux quatre coins de la France une foule croissante de "péliciers". Les trompettes sonnent entre les hautes murailles du Palais des Papes d'Avignon, les violons s'accrochent dans la cour du Palais de l'Archevêché, à Aix-en-Provence, pour préluder aux représentations de tragédie ou d'opéra, devant des auditoires qui réunissent aussi bien des commerçants et des paysans de la région, des mélomanes ou des amateurs de

fortes sensations théâtrales, venus de Paris et de l'étranger, des artistes, des écrivains, tous silencieux, subjugués par la beauté du cadre, par la solennité de l'événement, sous le ciel admirablement pur de la Provence ou de la Touraine. Le visiteur apprend également à la rencontre qui ne soit pas superficielle avec le "vieux pays". Il espère même, et c'est tout naturel, être reçu par un peuple comme parent, il ou bilité ni renié. S'il ne fait en France qu'un séjour de quelques semaines, il risque d'être déçu, plus ou moins consciemment. L'Association Champlain-France qui j'ai fondée à pour but essentiel, justement, d'établir, de susciter des contacts cordiaux entre les membres de Champlain-France et Français de la France moderne (plus différente de l'ancienne qu'on ne l'imagine ici, plus proche d'elle aussi qu'on ne le suppose), et cela en transformant radicalement l'esprit et les méthodes de nos voyageurs. Les membres sont invités à partir par petits groupes, limités strictement pour chaque itinéraire, à une vingtaine de personnes, et à parcourir, avec l'aide et les

conseils d'un accompagnateur (ou d'une accompagnatrice) les provinces françaises, après un séjour de presque deux semaines à Paris et en Ile-de-France, à flâner plusieurs jours dans chaque ville de festival, à jour, à l'écart des cohues de touristes, des sites célèbres aussi bien que des merveilles cachées du pays. Ce n'est pas un circuit international de classe de long en large, puis nos dômes, en raison de notre affaiblissement, renoncer à tout exercice et rester étendus, amorphes et abêtis. Dans l'après-midi du 5 septembre 1950, on nous ordonna de sortir de l'école avec nos misérables effets pour prendre place sur un camion qui nous emmena à la prison centrale de la ville. Nos coeurs se glaçèrent d'appréhension lorsque les battants massifs se refermèrent derrière nous. (suite à la page 5)

Jean de RIGAUD